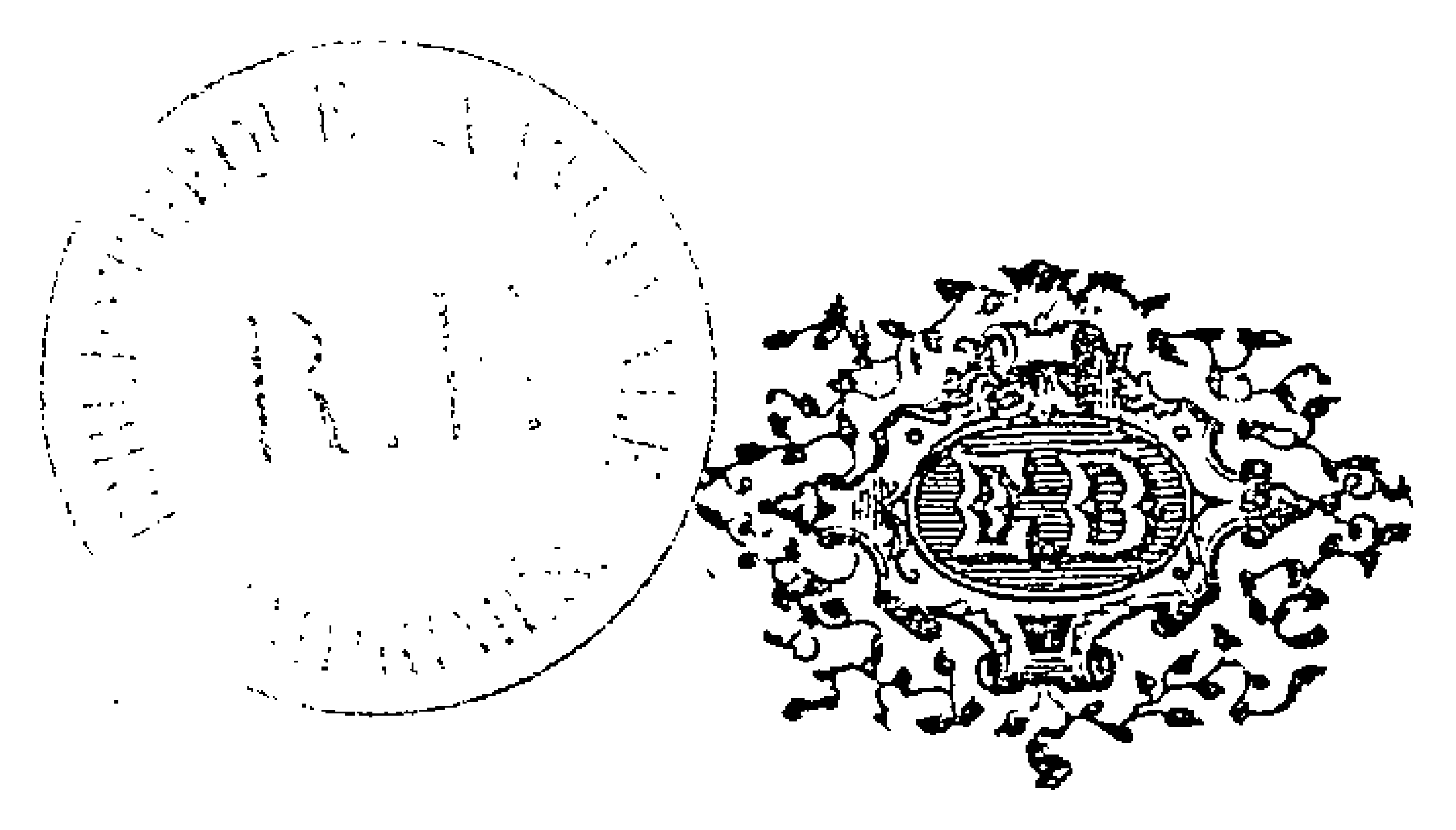



# Ces pauvres filles



E. DE BELLAUD

# CES PAUVRES FILLES!



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1875

CES

# PAUVRES FILLES !

E. DE BELLAUD

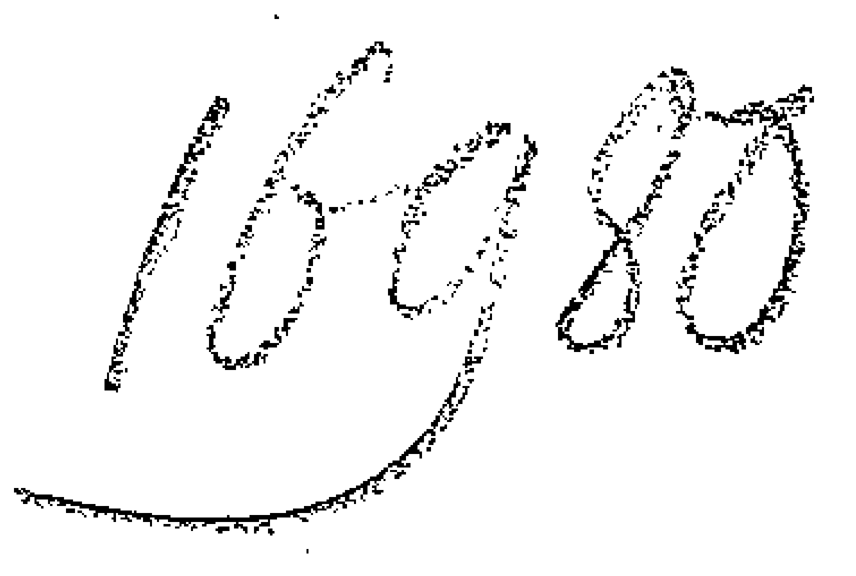
---

# CES
# PAUVRES FILLES!




PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1875



# ANGOISSES

# ANGOISSES

---

Ma mère était créole, née de parents nobles et haut placés. Comme généralement il arrive dans ces pays, son éducation, quoique soignée, fut assez légèrement traitée ; remplie de talents agréables, dansant comme une Terpsichore, pinçant de la harpe comme David, et chantant comme

une prima donna, elle obtint de grands succès dans le monde, où elle fut introduite de bonne heure. Sa beauté, sa grâce, son esprit, la faisaient rechercher par un grand nombre d'adorateurs, qui aspirèrent à l'honneur de lui plaire et de posséder sa main ; mais un seul pouvait l'avoir, et bientôt son mariage fut célébré avec fracas.

On m'a dit qu'à cette époque ma mère était fort jolie. De taille moyenne, gracieuse et rondelette, de jolis yeux bleus vifs et tendres, voilés de longs cils, de magnifiques cheveux noirs, une peau de satin, une charmante bouche, ne contribuaient pas peu à la faire admirer.

Amenée en France fort jeune, elle y

devint mère de plusieurs enfants, dont je suis la seconde, et, malheureusement pour moi, je perdis, encore en bas âge, un père qui m'adorait. Restée veuve trop jeune, ma mère, après les pleurs de regret séchés, se lança de nouveau dans la vie mondaine, alla en société, au bal, au théâtre, à la campagne, aux fêtes, ne refusa aucune invitation, reçut chez elle, et fit de nombreuses connaissances qui absorbèrent tout son temps, ce qui lui fit un peu trop négliger les soins et la surveillance qu'elle aurait dû avoir pour ses enfants, que pourtant elle aimait avec passion. Leur éducation, faite à la maison, fut trop négligée, elle ne s'en occupait pas, le soin en était dévolu à des mains étrangères. Son indulgence pour

nous était excessive, et je me rappelle que bien souvent nous faisions l'école buissonnière, en nous cachant soit sous les lits, soit dans les armoires, à l'arrivée des professeurs ; de sorte que les domestiques, à bout de recherches infructueuses, force leur était d'y renoncer et le professeur de filer. Quelle joie alors, quels éclats de rire ! et ma mère trop bonne ne nous grondait pas de notre escapade, bien des fois réitérée ; elle nous faisait seulement promettre d'être plus sages, promesse qui était volontiers accordée et mal tenue. L'enfance est si heureuse du tumulte, elle se plaît dans le désarroi de la maison, et nous en jouissions à cœur joie les jours où ma mère recevait ; oh ! ces jours-là, ces jours bien-

heureux, personne ne pouvait rien obtenir de notre sagesse si douteuse ; nous courions par toute la maison, les chambres, les offices surtout avaient tour à tour notre visite ; nous nous emparions de tout ; les gens étaient aux abois, le dérangement que nous leur causions, le vacarme que nous faisions les rendaient furieux ; mais ils n'auraient osé se plaindre, ni en dire un mot à ma mère, elle ne leur permettait aucune réprimande, et nous en profitions bien pour leur faire toutes sortes de niches. Par exemple, à la vue des gâteaux de toutes dimensions, nous n'y tenions pas ; ma foi, tant pis, nous nous glissions furtivement sous la table, puis, restées seules, nous soulevions les gâteaux de dessus les

plats, et, voyez un peu jusqu'où allait la fourberie, l'audace de notre gourmandise, nous plongions nos doigts en dessous du gâteau, et, après nous en être bien régalées, nous le replacions proprement sur le plat, et ni vu ni connu. Vous vous imaginez les cris des valets à la découverte de cette supercherie, et nous de rire et battre des mains ! Temps heureux où l'on commet de grands crimes bien innocents, espièglerie d'enfance, peu ne l'ont pas pratiquée, et peu ont oublié ces heures de bonheur inouï, qui plus tard amène sur leurs lèvres un sourire d'autrefois, comme une douce rosée pour rafraîchir ces mêmes lèvres brûlantes et flétries peut-être d'amertume et de tristesse.

Cependant, le temps approchait où moi aussi je dus dire adieu à ces bons jours. Un des amis intimes de ma mère, un habitué de la maison, veuf et père d'une jeune fille à peu près de mon âge, lui donna le fatal conseil de me mettre au couvent, où, disait-il, je profiterais mieux, et que lui-même, ayant sa fille dans ce même couvent, il pourrait, à défaut d'elle même, veiller sur moi, en même temps qu'il veillerait sur sa fille, qui deviendrait mon amie.

J'avais alors près de quatorze ans. Ma mère, occupée de ses plaisirs et pleine de confiance, consentit à cette douloureuse séparation, et j'entrai au couvent. Je n'oublierai jamais ce jour, je pleurai beaucoup,

mais ma nouvelle amie, Pauline, me consola par ses caresses et ses paroles encourageantes, et puis les religieuses étaient si bonnes, elles me prirent en grande affection, et bientôt je me trouvai assez heureuse. Ma mère venait me voir de temps en temps, pas suffisamment à mon désir ; en échange, le père de Pauline venait nous visiter souvent, très-souvent, et nous faisait sortir quelquefois, ma mère l'y avait autorisé, il avait si bien su s'emparer de sa confiance !

Enfin un jour, nous sortîmes, Pauline et moi ; elle fut conduite chez sa tante, et je restai avec son père ; j'avais alors quatorze ans, j'étais d'un caractère des plus timides, et je fus bien triste de l'absence de Pau-

line. M. A. (c'est ainsi que je le nommerai) tâcha de m'égayer, m'acheta des poupées, des gâteaux ; rien ne me souriait, j'aurais voulu voir ma mère bien-aimée. Elle était à la campagne. Il me conduisit chez lui pour dîner et attendre le retour de sa fille. Là, me voyant triste et rêveuse, il me dit :

— Pourquoi te chagriner ainsi, mon enfant, est-ce que tu ne m'aimes pas ?

— Oh ! si monsieur !

— Est-ce que tu as peur de moi ?

— Oh ! non, monsieur !

— Eh bien ! causons ensemble comme deux bons amis. Tu sais bien que je t'aime, et que je te porte autant d'intérêt qu'à ma propre fille, ma Pauline, et plus peut-être, il faut donc que tu me considères comme

étant ton seul, unique et meilleur ami, avoir confiance en moi, et me dire toutes tes pensées comme à ta mère.

— Ah ! monsieur, ne comparez personne ni vous-même à ma mère, je l'aime comme je n'aime nul autre, et mon cœur n'est rempli que d'elle.

— C'est bien, mon enfant, c'est bien, j'approuve et j'admire tes sentiments filials; mais ta mère ne peut s'occuper de toi, et je veux la remplacer et penser à ton avenir. Tu es une grande fille à présent, ma chère Laure, il serait presque temps de te trouver un mari, au lieu de continuer à vivre au couvent, et, comme j'ai l'intention de reprendre Pauline, tu feras bien de prier ta mère de te retirer aussi, et de te per-

mettre de rester quelque temps avec nous.

— Je ne demande pas mieux, et je serai bien heureuse de pouvoir retourner chez ma mère, mais il faut que Pauline et vous se joignent à moi pour la décider.

— Sois tranquille !

En effet, ce qui fut proposé fut exécuté. Après quelques difficultés que M. A. sut vaincre, ma mère consentit à ma sortie du couvent, et Pauline et moi nous rentrâmes à la maison de son père.

Cette enfant, d'un caractère fort craintif, tremblait devant ce père, qui, du reste, la traitait assez durement; et, chose étrange, je ne parvins jamais à gagner sa confiance. Je le regrettai beaucoup, car je l'aimais bien; tous mes efforts, mes ca-

resses à ce sujet furent inutiles, Pauline resta toute à elle-même. Il paraît que M. A. l'avait éloignée de lui lorsqu'elle n'avait encore que deux ans, il la voyait rarement, et son aspect sévère avait constamment terrifié la pauvre enfant, qui ne se trouvait heureuse que loin de la maison paternelle ; de sorte que notre sortie du couvent fut pour elle le sujet d'une profonde douleur, qui aurait infailliblement altéré sa santé ; aussi sa joie fut-elle grande lorsqu'elle put y retourner.

L'esprit d'une jeune fille travaille avec une grande rapidité, et il n'était pas étonnant que, douée d'un caractère calme et réfléchi, je susse apprécier le changement, et que je me sentisse flattée d'être, à mon

âge, considérée et traitée en demoiselle, car M. A. me traitait ainsi, et chaque jour son affection, ses égards étaient plus marqués et plus sentis par moi, pauvre innocente enfant, mais fière d'une considération que je ne cherchais pas à expliquer. Une année se passa ainsi, je n'avais rien à désirer ; Pauline s'absentait souvent, ce qui troublait mon repos ; j'aimais à la voir près de moi ; elle éloignée, j'avais peur ! Était-ce un avertissement ? J'étais trop jeune, trop confiante, hélas ! pour y arrêter longtemps ma pensée. Ce qui me chagrinait vraiment était de voir peu ma mère, qui voyageait beaucoup, et se reposait entièrement sur M. A. de mon sort ; car il lui avait répété maintes et maintes fois qu'elle

n'eût pas à s'occuper de moi, que Pauline et Laure étaient ses deux filles chéries, et qu'il saurait bien les caser avantageusement, ou les garder toujours.

Ma mère, je n'ai à blâmer ni sa conduite ni son insouciance; elle est ma mère, je l'aime, je la respecte; mais, chose inouïe! elle trouva la proposition charmante, parce que sa fortune avait reçu de fort pénibles échecs, le reste lui suffisait à peine pour subvenir à ses dépenses journalières et à celles de ses autres enfants qui, du reste, furent tous bien établis.

Pauvre mère aveuglée, subjuguée par les paroles et la conduite jésuitiques de cet homme à double face, tu crus mon bonheur assuré, et moi seule, la plus chérie

de tes filles, qui le croirait, mon Dieu! je fus négligée, abandonnée à d'autres mains et, comme un agneau, livrée au loup, sans défense. Pauvre père, que n'étais-tu là? que de souffrances tu m'aurais épargnées! quel crime tu aurais empêché!

Je souris amèrement lorsque j'entends parler de Providence; que lui avais-je donc fait à cette dame Providence, pour ainsi me jeter dans le malheur, dans la honte? N'étais-je pas née et disposée pour devenir tout ce que je ne suis pas? J'étais enfant heureuse, puis jeune fille aimante et aimée, douce, bonne, jolie, disait-on, une belle taille, gracieuse, de beaux et jolis yeux noirs, une chevelure noir-bleu magnifique, la bouche un peu grande, les lèvres

rouges, un peu fortes ; les pieds mignons, les mains analogues et un timbre de voix des plus mélodieux. La nature, dans sa générosité, m'avait donc assez favorisée pour me donner l'espoir d'un avenir paisible, sans accorder licence à cette dame Providence, que j'appelle fatalité, de se permettre d'en prendre soin et de décider à loisir de mon sort, pour à son plaisir le rendre déplorable.

Bien des années se sont écoulées depuis ce terrible drame, qui décida ma fatale existence, et cependant, lorsque j'y pense et que je lis ma vie dans ce registre inexorable appelé la mémoire, je frissonne d'horreur, mon sang bouillonne, et, les yeux levés vers le ciel, je dis ;

Où est-il donc l'œil de Celui qui voit tout? où est-elle donc la main de Celui qui dirige tout? Est-ce que par hasard cet Être suprême, qu'on adore, a assisté à ma perte? est-ce que par hasard il en a dirigé les péripéties? est-ce que par hasard, lorsque j'ai voulu venger l'outrage qui me fut imposé, il en a détourné, anéanti les moyens? Serait-ce possible! mais alors à qui donc s'adresser pour avoir un appui? Et il est appelé Dieu de miséricorde, Dieu de justice! Il pardonne, hélas! espérons-le. Il fait justice, dit-on; mais sa justice est inconnue. Ici-bas, je ne la vois pas.

Sur ce sujet, il ne faut pas s'appesantir; car il est triste, trop triste, hélas! et plus on y pense, plus la raison s'y perd!

Un beau jour de mai, Pauline étant allée au couvent pour visiter une vieille religieuse malade qu'elle aimait beaucoup, M. A. me proposa de faire une promenade, pendant laquelle il épuisa toute son éloquence à me persuader de l'épouser. Je ne connaissais personne que lui, car il ne me quittait jamais, et ne recevait que fort peu de monde. Je n'avais pour lui d'autre sentiment que celui de l'amitié et de la reconnaissance pour tous les soins et toutes les attentions qu'il ne cessait de me prodiguer. Quant au mariage, j'ignorais complétement la signification de ce problème, et, moitié craintive, moitié flattée, je répondis que je ferais selon ce que ma mère déciderait. M. A., charmé de ma réponse, se

rendit aussitôt chez elle, et, après lui avoir expliqué le motif de sa visite, il reçut d'abord d'amers reproches, et il lui fut enjoint de me ramener sans délai ; car, disait-elle, c'est affreux ! sacrifier une jeune fille de quinze ans à un homme de votre âge ; vous n'y pensez pas, ce serait un sacrilége, un meurtre auquel je ne consentirai jamais. Voilà donc le si vif intérêt que vous semblez porter à cette enfant ! voilà donc le bonheur que vous lui vouliez assurer ! voilà donc l'avenir brillant que vous lui prépariez ! Allez, monsieur, et rendez-moi mon enfant, ma Laure chérie ; je ne veux plus m'en séparer. Que lui avez-vous dit, que lui avez-vous fait pour l'amener à une telle condescendance ? Je veux la voir, la con-

sulter, connaître ses sentiments à cet égard, et je m'oppose à votre dessein.

M. A. écouta toute cette explosion si naturelle avec calme et déférence, reçut toutes sortes de reproches avec patience; puis, fort de son influence sur la nature vive, emportée et irréfléchie de ma pauvre mère, il reprit avec douceur:

— Madame, tout ce que vous dites est vrai et raisonnable. Je suis beaucoup plus âgé que Laure, je pourrais être une fois et demie son père; mais songez-y, madame, elle n'a plus de fortune à attendre de vous, je la prends telle qu'elle est, je l'aime, je me ferai aimer d'elle, je l'entourerai de soins, je la rendrai heureuse, et le jour viendra où toutes deux vous me bénirez.

Allons, donnez-la-moi et aidez-moi à la décider à combler tous mes vœux, en m'accordant sa main.

Enfin, après bien des débats de part et d'autre, insinuations doucereuses par-ci, fureurs et reproches par-là, ma mère, vaincue, accorda son consentement et je dus donner le mien. Comment l'ai-je fait? je n'en sais rien; je me le demande encore, car je n'avais nulle sympathie pour cet homme; il ne m'inspirait aucun élan d'affection, je le craignais plutôt. Tous deux contre moi, sans expérience, sans amis, je ne pus me roidir contre une volonté si impérieuse qui plia la mienne, et j'obéis.

Voilà tout ce que je puis répondre à ceux qui me reprocheront d'avoir été assez fai-

ble pour consentir à une telle alliance, que mon cœur repoussait.

Vers cette époque, ma mère dut entreprendre un long voyage duquel, hélas! elle ne revint jamais. Avant de partir, elle me donna de bons conseils pour supporter la future position qu'elle avait consenti à me faire, m'accabla de caresses, et, après des adieux bien tristes et d'abondantes larmes répandues, nous nous séparâmes pour ne plus, hélas! jamais nous revoir, elle pour s'embarquer, moi pour retourner chez mon futur époux.

Quelle affreuse nuit je passai! je ne pus fermer l'œil. — Mon Dieu, me disais-je instinctivement, j'aurais dû bien plutôt suivre ma mère. Que me fait à moi le manque

de fortune si je suis riche de son amour! Oh! ma mère chérie! pourquoi t'ai-je laissée partir sans moi? te reverrai-je encore? que vais-je devenir sans toi? mes yeux te chercheront, ils ne te verront plus; mon cœur t'appellera, le tien ne pourra lui répondre, et le baiser que mes lèvres te donneront sera perdu dans le vide! Oh! reviens, reviens; emporte-moi, je ne veux pas te quitter: sauve-moi, ma mère; il me semble que, toi disparue, je vais mourir.

Vœux superflus; le jour vint, je l'attendis, elle ne revint pas, elle ne revint plus; j'avais baisé ma mère pour la dernière fois!!!

Je crois aux pressentiments, et, si alors je les avais écoutés, je me serais épargné

bien des regrets. J'avais quinze ans; à ce jeune âge, on n'est pas longtemps sérieux et le chagrin ne s'appesantit pas éternellement sur vous, c'est une pluie de printemps qu'un faible rayon de soleil sèche bientôt. M. A. me donna toutes sortes de distractions, employa toutes les ruses imaginables pour me faire, sinon oublier ce départ, du moins l'envisager comme une chose d'absolue nécessité que je devais considérer seulement passagère, puisque ma mère devait, selon toute prévision, revenir l'année suivante. A la longue, ma douleur s'amoindrit; je pris mon parti en brave, j'y étais bien forcée, et bientôt je ne songeai plus qu'à ma prochaine existence.

Pauline revint du couvent et nous res-

tâmes seules pendant toute une semaine, durant laquelle M. A. dut s'absenter pour aller à X., petit endroit seigneurial dont il était le propriétaire, et où il avait, nous dit-il, besoin de passer quelque temps pour préparer la cérémonie de notre mariage, qui devait être célébré à huis clos, afin de nous éviter tout ennui d'invitations et de visites en raison de l'absence de notre mère. Il ne devait y être présents que le prêtre qui devait consacrer notre union et qui lui était tout dévoué, et deux témoins, ses meilleurs amis d'enfance. Pauline devait y assister; mais, au dernier moment, son père changea d'avis.

Cette disposition me parut un peu étrange, et j'en fis l'observation à M. A.,

qui me plaisanta. J'aurais voulu me marier en voile blanc, en robe blanche, porter ma couronne d'oranger sur la tête, avoir ma chère Pauline près de moi, entrer à l'église franchement, au son de l'orgue, et traverser jusqu'à l'autel deux haies d'amis et connaissances, dont la vue sympathique eût refoulé l'espèce de frayeur qui s'était emparée de moi ; mais non, il fallut renoncer à tous ces désirs bien naturels surtout à mon âge, et souffrir d'être traînée à l'autel comme une victime au sacrifice. Hélas! je ne me doutais guère que j'allais en remplir l'office.

Quelle lâcheté, trois bourreaux pour égorger un agneau! Je pensais que ma mère n'aurait jamais accédé à l'accomplis-

sement d'une aussi triste cérémonie ; mais quelle entrave pouvais-je mettre à la volonté absolue de M. A.? J'étais en son pouvoir ; timide, je craignis de le heurter trop au vif en refusant mon adhésion, et je me soumis.

Tristes augures! Le jour du départ, je me sentis toute triste ; quelque chose me retenait, j'avais peine à me décider ; la pluie tombait à torrents. Nous montâmes en voiture, M. A. et moi, et nous partîmes au galop, sous l'appréhension d'un orage affreux qui se préparait. Le tonnerre grondait horriblement, les éclairs sillonnaient successivement et nous éblouissaient ; j'avais peur, je tremblais de tous mes membres. M. A., d'abord silencieux et rêveur,

sembla enfin s'apercevoir de mon trouble ; il me prit les mains, me serra contre lui, me suppliant de calmer mon effroi, m'assurant que l'orage allait cesser, et prit même une peine infinie à m'en expliquer la cause ; mais sa peine fut perdue, j'étais toute à ma crainte ; des pressentiments funestes s'étaient emparés de moi, et furent encore augmentés lorsque la foudre éclata presqu'à nos pieds. Les chevaux, remplis de terreur, s'enfuirent et s'abattirent à la porte de cette maison maudite de laquelle je ne devais sortir que flétrie.

Presque évanouie, M. A. me transporta dans une chambre où une espèce de femme dont l'aspect me répugna fit en sorte de me faire revivre. Alors je portai les regards

autour de moi, et l'examen que je fis, quoique prompt, ne calma nullement l'agitation de mon âme bouleversée, et j'allais, sans aucun doute, me livrer à des soupçons plus ou moins fondés, lorsque M. A., le sourire aux lèvres, s'approcha de moi, et, d'un air tout galant, me prit la main, qu'il baisa, et me dit :

— Eh bien! ma chère Laure, comment vous trouvez-vous? Êtes-vous remise de vos frayeurs de tempête? Vous sentez-vous la force de me suivre, pour enfin combler mes vœux les plus ardents? Le curé et les témoins sont là ; ils n'attendent plus que vous ; de grâce, congédions-les le plus tôt possible !

Je trouvai M. A. indiscret de me presser

ainsi après un tel voyage, et lui en témoignai ma surprise et mon déplaisir. Il n'avait pas son air dégagé habituel, il semblait contraint, embarrassé même ; sa vue me troublait ; je fermai les yeux pour éviter son regard.

— Ne pouvez-vous, dis-je, remettre à demain la cérémonie, et jusque-là m'y laisser réfléchir ? C'est toute ma vie que je vais engager, et j'ai bien le droit, et je vous le demande, d'y songer encore un jour avant de me prononcer irrévocablement.

M. A. ne voulut rien entendre. Il me pria, me supplia à genoux, les larmes aux yeux, me couvrant les mains de baisers, de ne point retarder le plus heureux jour de sa vie, jour ineffable, qui allait le rendre pos-

sesseur d'un trésor inappréciable; chaque minute de délai, disait-il, est un vol à son amour, est un siècle de délices qui lui sont cruellement ravies; qui sait si le lendemain serait à lui? Et puis les témoins étaient conviés pour aujourd'hui; le lendemain ils devaient partir pour des pays lointains, et n'avaient retardé leur voyage que pour assister à la bénédiction qui devait sceller son bonheur ici-bas.

Quel égoïsme! quel tissu d'hypocrisie! il ne pensait qu'à lui! Je ne me sentais pas si empressée que lui à sceller mon bonheur ici-bas! Mais que faire? que pouvais-je contre sa volonté? qui m'eût soutenue, protégée? personne! J'étais seule, je dus accéder à son désir: je me levai tremblante,

je le suivis, et me trouvai bientôt avec lui agenouillée devant ces trois personnages qui devaient consacrer notre union.

Je dois dire qu'à l'endroit où ces événements se passèrent, la loi civile du mariage n'existait pas encore, et que la cérémonie religieuse seule suffisait pour unir.

Le lendemain, nous quittâmes cette retraite lugubre, car elle me fit cet effet, lorsque je la vis en plein jour, étant située au milieu d'un bois assez touffu, et, depuis, je n'y suis jamais retournée. Son souvenir suffit pour me glacer et me remplir d'horreur; j'aurais voulu la brûler, mais je ne sus jamais le pays ni le bois où elle était enfouie.

Les premiers mois de mon mariage, je fus vraiment heureuse, et je me moquai des sottes craintes qui avaient traversé mon esprit. M. A. avait pour moi toutes les attentions, les égards, les délicatesses que peu d'hommes ont généralement, même pour la femme de leur choix, et moi-même, quoiqu'il fût bien plus âgé que moi, je sentis mes doutes s'évanouir, et naître en mon âme une confiance et une affection qui m'auraient satisfaite, et rendue parfaitement heureuse, si je n'eusse eu à regretter l'absence de ma mère et de Pauline, que, malgré mes instantes prières, M. A. avait placée dans une grande institution, pour y achever son éducation un peu négligée, et y fortifier des talents ébauchés

pour lesquels elle avait une aptitude fort remarquable.

Avant le départ de Pauline, j'avais eu un beau petit garçon ; je ne pus le nourrir, et force me fut de le placer à la campagne, chez des fermiers, bons et braves gens, qui bientôt l'adorèrent : il était si joli ! J'allais le voir de temps en temps, ce qui ne plaisait nullement à mon mari, qui voulait, disait-il, m'épargner cette fatigue, que je n'étais pas assez forte pour réitérer ces voyages, et que lui seul se chargerait de ce soin.

Je vous le demande un peu ! Est-ce qu'une mère se fatigue en allant voir son bébé adoré ! Au contraire, c'est son absence qui la tue !

— Quelle étrange manie! lui dis-je. Quoi, vous voulez me priver du bonheur de voir mon fils? Ah! monsieur, vous n'avez pas le cœur d'une mère!

— Mais non, ma chère, ce n'est pas cela, je l'aime aussi, moi, mais il faut se faire une raison; on le fera venir lorsqu'il sera plus fort; en attendant, j'irai le voir chaque semaine, et vous en rapporterai des nouvelles; je l'embrasserai pour vous, et un jour que vous serez tout à fait bien, nous irons ensemble.

Et moi de pleurer sur cette décision incompréhensible pour le cœur d'une mère; je le traitai de cruel, de sans cœur, de sans entrailles; je ne me trouvais pas assez souffrante pour faire un tel sacrifice; enfin, il

me caressa, implora la paix, et je n'en parlai plus.

Ainsi donc, je n'avais plus que lui, lui seul !

Peu de monde venait chez nous, nous vivions fort retirés dans un quartier perdu, mais la solitude ne me pesait en rien, je n'avais aucun désir qui ne fût satisfait, et, comme bientôt j'allais encore être mère, j'avais assez à penser et à employer mes loisirs. Je fis le serment solennel, par exemple, que l'enfant qui me devait naître ne me quitterait jamais. Le temps passe rapidement lorsqu'on n'a pas de soucis, et je glissais tranquillement dans la vie, sans me douter qu'un changement quelconque pouvait la bouleverser. J'avais pris mon

parti de cette existence monotone; mon mari ne me quittait guère, et je me plaisais enfin avec lui. Il avait du reste de quoi satisfaire l'amour-propre d'une femme, tant jeune et tant difficile qu'elle fût; c'était un bel homme, d'apparence jeune, affable, gai, savant, plein d'esprit et d'intelligence, et qu'on n'aurait eu garde de soupçonner d'un procédé tant soit peu douteux; mais les apparences sont trompeuses, et la suite de ce récit le prouvera efficacement.

Un jour que mon mari était dehors, je ne fus pas peu surprise de voir se présenter chez moi un monsieur qui désirait s'entretenir avec M. A. Après l'avoir fait asseoir, je lui demandai l'objet de sa visite, lui disant que, puisque M. A. était absent, il

pouvait sans crainte me le confier si toutefois ce n'était pas un secret que lui seul dût entendre.

— Point du tout, mademoiselle, me répondit-il ; ce n'est point un secret, il s'agit simplement de lui parler de sa pauvre femme, qui est placée dans une maison de santé à J...

— Ah ! sa femme dans une maison de santé ; ce n'est pas possible, vous faites erreur, monsieur, lui dis-je, sans me faire connaître, je puis vous assurer qu'elle n'est point là.

— Pardon, mademoiselle, mais c'est très-possible, et, loin d'être une erreur, c'est une vérité ; sa femme est devenue folle, à la suite d'une maladie occasionnée par des

chagrins ; je suis la personne qui la soigne depuis quelque temps, son ancien médecin étant mort depuis trois mois, et je suis venu chez M. A., comme c'est l'habitude arrêtée entre nous, pour lui rendre compte de l'état empiré de madame A., pendant cette dernière année.

— Vraiment, monsieur, elle est empirée, il en sera bien tourmenté ; je lui en ferai part, et je vous assure... oui, monsieur, oui... Je ne pus en dire davantage; glacée et prise de vertige, je tombai sans connaissance.

Le médecin, étonné, stupéfait, de l'effet produit par ses paroles, appela aussitôt ; et je fus transportée sur mon lit, j'eus une attaque de nerfs affreuse, et sur ces entrefai-

tes M. A. entra ! Quel coup pour lui ! quelle honte pour moi ! Toute son infamie m'était révélée, je le repoussai avec horreur. Le médecin et lui restèrent enfermés pendant deux heures. Je ne connus jamais ce qui se passa dans ce long entretien, dont M. A. revint frappé de stupeur ; il entra chez moi le visage bouleversé, voulut s'approcher et me prendre la main ; je la retirai avec dégoût, je ne voulus rien entendre, et le priai de s'éloigner. Je fus saisie d'une violente fièvre qui, malheureusement, ne me conduisit pas au tombeau.

M. A. m'avoua l'intrigue atroce qu'il avait ourdie pour surprendre mon innocence. L'homme revêtu du caractère sacré, et les deux témoins, ses dignes acolytes,

étaient trois malheureux échappés de prison, où ils avaient été enfermés pour faux. Cachés dans l'endroit où se trouvait la propriété de M. A., celui-ci les découvrit et allait les rendre à la justice, lorsque, plein de son infernal projet, il sourit à la vue de ces trois scélérats, qui le suppliaient de les épargner, et bénit leur présence, en pensant qu'ils étaient justement dignes d'être employés à l'accomplissement de ses infâmes projets, et leur proposa d'en devenir l'instrument. Ceux-ci, heureux d'échapper au sort qui les menaçait, promirent tout, et jurèrent d'exécuter de point en point les instructions de ce nouveau fauteur de forfaits. Il fut convenu ce qui arriva, et chacun de ces vils larrons reçut

5,000 francs, pour prix de son mutisme, à la condition expresse que tous trois devaient s'embarquer le soir même, après la comédie jouée, et ne jamais reparaître dans le pays.

Les malheureux n'avaient-ils donc jamais eu de mère, n'avaient-ils donc jamais eu de sœur, pour aider à consommer un tel crime? L'un d'eux, hélas! le chef et maître, avait pourtant une femme et une fille!

Deux mois après cette fatale découverte, j'accouchai d'une belle petite fille, et, malgré toutes les supplications de M. A., je le quittai et refusai de lui faire connaître la retraite qui abritait cette innocente victime. Je craignais, j'ose l'avouer, qu'il ne

se rendît coupable d'un nouveau crime, et ne le lui cachai pas. J'eus toujours un terrible soupçon sur la mort de mon beau petit garçon, car longtemps après, lorsque je fis de minutieuses enquêtes sur la maladie qui me l'avait enlevé, la nourrice m'assura que rien, la veille, ne pouvait faire supposer la mort si subite de l'enfant, qui était superbe, frais, robuste et plein de vie. Le matin son père était venu le voir, lui avait donné des bonbons, et le lendemain mon fils, pris de malaise, s'éteignit subitement sans aucune convulsion. J'aurais désiré que son petit corps fût exhumé pour en faire l'autopsie ; il était trop tard; je ne pus en obtenir l'autorisation, et ainsi la vérité fut ensevelie dans la même tombe

que mon pauvre petit enfant. Aussi ma fille n'a jamais rien pris de la main de son père, et, lorsqu'il m'en fit d'amers reproches, je lui dis :

— Souvenez-vous de mon fils ; ma fille ne suivra pas la même route. Oui, je crois que c'est vous qui avez causé la mort de cet ange, première victime de votre barbarie, qu'avant sa naissance vous aviez déjà voué à la honte, à la misère.

— Quelle horreur ! disait-il, comment osez-vous parler ainsi ?

— De vous on peut tout attendre. Votre femme rendue folle par les mauvais traitements, votre fille, si charmante, chassée de la maison paternelle, moi flétrie, votre fils mort, que ferez-vous donc encore ? Vous

n'avez pas fini, sans doute, de compléter les sombres fleurons qui doivent former votre couronne d'ignoble gloire!

J'ignorais, hélas! que mon imprécation portait si juste, car pour moi tout n'était pas terminé : la victime était là, le bourreau frappa.

Pourquoi ai-je eu ce soupçon par rapport à mon fils? Parce que cet homme connaissait tout; il s'était fait recevoir à toutes les facultés pour ne pas être militaire; donc il était lâche. Ainsi la médecine, la chimie, la chirurgie, le barreau, la littérature, et que sais-je encore? enfin tout lui était familier; il lui était alors bien facile d'en imposer à ces bons et simples paysans auxquels j'avais confié mon

fils, et qui le pensaient bon et paternel, parce qu'il allait les visiter et embrasser leur nourrisson.

Plusieurs années se passèrent pour moi dans une grande douleur ; j'étais sans ressources et incapable de pourvoir à mon existence et à celle de ma fille, car je n'avais malheureusement jamais su faire grand'chose de bien sérieux. Mon instruction et les quelques talents d'agrément que j'avais cultivés n'étaient qu'ébauchés et ne pouvaient m'être d'aucune utilité. J'étais si jeune quand je fus arrachée du couvent, et à cet âge on est bien pauvre écolière ! Je ne pouvais avoir recours à ma famille, elle était toute dispersée à droite et à gauche ; du reste, je n'en avais plus entendu

parler depuis mon fatal mariage ; on m'avait crue heureuse, on ne s'était plus occupé de mon sort, qui semblait devoir être si fortuné, et puis, je crois même que je n'aurais pas eu le courage d'avouer ma honte, je redoutais l'éclat pour moi, pour mon enfant ; il était, selon moi, inutile de flétrir publiquement cette créature innocente et de faire rougir son front si jeune et si pur.

Dans l'amour maternel je puisai le courage de m'humilier en souffrant quelques visites rares de l'homme qui m'avait si indignement trompée, et en recevant la rente qu'il assurait à sa fille, dont le bien-être m'était si précieux.

M. A., après la découverte que j'avais

faite, contre son attente, de l'existence de sa femme, m'exprima toute sa douleur, tous ses regrets, et tous ses remords de m'avoir si bassement offensée, et son excuse, était qu'il avait été vaincu dans les combats élevés dans son cœur, que sa conscience délirante lui criait de m'épargner, mais non, il serait mort de chagrin s'il m'avait vue aux bras d'un autre. C'est ainsi que parlait l'homme fort. A cela, je déclarai que sa mort eût été préférable à son crime, m'ayant vouée à la honte, moi et sa fille, et que son égoïsme passait toutes les bornes.

Il me traita de cruelle, de mauvais cœur et me reprocha de manquer de confiance. Quelle audace! quelle dérision! manquer

de confiance en lui, dont la vie n'avait été qu'un tissu de mensonges ! Quelle confiance pouvais-je ou devais-je avoir en ses paroles ? Je le demande ?

Toute cette explosion de beaux sentiments, fort bien débités du reste, ne m'attendrit guère, j'étais mortellement blessée à cause de mon innocente créature dont l'immaculée blancheur se voyait tachée par la boue que lui jetait son père.

Enfin, exaspéré de mes soi-disant cruautés, un jour il me fit le serment de m'épouser aussitôt que sa femme aurait cessé de vivre, triste événement qui ne pouvait tarder à s'accomplir, puisqu'elle était à la dernière période de la déplorable maladie qui l'emporta. J'aimais à le croire, plus pour

ma fille bien-aimée que pour moi, et je le crus.

Je mis ma fille en pension dans une des premières maisons de la ville que j'habitais, enjoignant à la maîtresse de l'établissement de ne jamais la laisser voir par personne, et qu'elle ne devait sortir qu'avec moi seule, qui viendrais la voir chaque semaine; car pour rien au monde je ne l'aurais laissée un seul instant avec M. A., dont le retour ne m'augurait rien de bon. Mon ordre fut religieusement observé. Je la fis sortir rarement, afin d'éviter les rencontres de son père, qui, malgré toutes ses tentatives, ne réussit pas à la voir; je ne voulais pas qu'elle le connût.

Deux années se passèrent, pour moi,

dans une mortelle inquiétude, bercée d'un espoir bien incertain. Je voyais fort peu M. A. Cependant, un jour, il vint chez moi, et m'avertis que des affaires de la plus haute importance l'obligeaient à s'absenter; mais qu'aussitôt son retour, sa première pensée me serait dédiée. Je lui trouvai l'ai. troublé, embarrassé, contraint, et lui fis sur sa femme quelques questions qui furent adroitement éludées, et, pressé de partir, il me quitta. Je tombai alors dans une profonde rêverie, et les jours qui se succédèrent me furent un temps pénible à passer, à cause du peu de confiance que j'avais en cet homme qui m'avait si cruellement traitée. Je fus tourmentée, harcelée d'inquiets soupçons, dont je ne pouvais

établir l'équilibre dans mon esprit que la constante agitation avait affaibli et rendu malade.

Poussée par je ne sais quelle main secrète, je résolus d'aller m'enquérir à la maison de santé de madame A.; et, m'y présentant comme amie de sa famille, je m'informai de la situation de cette dame. Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsqu'on m'apprit que, depuis deux mois, elle était délivrée de ses peines et souffrances, et reposait sous la tombe de marbre que lui avait érigée son mari, lequel, accablé sous le poids de la douleur que lui causait cette irréparable perte, avait embrassé les ordres, et était en ce moment en retraite dans un séminaire, situé à quelques lieues de la ville.

Quel coup de foudre! et je vis encore! Quel horrible blasphème qu'une telle hypocrisie! Comment le fardeau d'une conscience si chargée ne l'a-t-il pas écrasé? Quel Dieu a donc accepté de tels vœux? J'aurais dû devenir folle aussi, mais je ne le voulus point; j'avais une créature, mon enfant chérie à venger, et je jurai vengeance implacable. Je ne pouvais croire à une perfidie aussi outrageante, cependant j'eus assez de force pour ne pas faire paraître le tumulte de mes émotions, et me retirai complétement navrée, mais pleine de courroux.

Ainsi cet homme m'avait trompée, trahie, abusée par d'ignobles mensonges, bercée d'un faux espoir, et le fourbe se

réfugiait dans la religion pour accomplir une nouvelle trahison et s'absoudre de tous ses crimes; car il en avait perpétré des crimes, je puis les énumérer.

Résumons :

D'abord il s'était fait passer pour veuf, et avait indignement surpris la confiance de ma mère;

Il m'avait sournoisement et de propos délibéré entraînée dans un abîme inextricable;

Il avait, comme je l'ai su plus tard, été la cause préméditée de la folie de sa femme, qui avait eu beaucoup à souffrir avec lui;

Il avait, je le soupçonne, fait périr mon fils, et de cela je ne pouvais l'accuser hautement;

Il manquait à son serment, devenait parjure, et me trahissait de nouveau, moi et sa fille, qui ne l'avions jamais offensé.

Imposteur, fourbe, parjure, traître, criminel, tout ce qu'il y a de plus hideux sous la forme humaine allait être réhabilité; et moi et elle, chère enfant, flétries à tout jamais, quoique pures, nous serions vouées à la honte et à la misère!

C'était monstrueux, mais, hélas! j'étais la plus faible, conséquemment la plus coupable, la seule coupable; pourtant je m'armai de courage, je réveillai mon énergie, et je pris une décision soudaine. J'allai chez un avocat célèbre, lui contai toute cette hideuse histoire qui le fit frémir d'indigna-

tion, et il s'engagea à plaider ma défense contre tant d'infamies. M. A. était revenu, avait eu la hardiesse de m'annoncer par écrit qu'il entrait dans les ordres, déclarant qu'à l'avenir je n'eusse plus à compter sur son appui. Cette missive, ainsi que toutes ses autres lettres, ne portant aucune signature, je les remis à mon avocat, qui bientôt commença ce procès scandaleux.

Le clergé, effrayé du bruit qu'il causait, quoique jaloux de l'avancement si rapide et si inattendu de M. A., dont la science si approfondie lui permettait d'aspirer aux plus hautes fonctions sacerdotales, arriva en foule chez l'avocat, qui refusa de se désister; alors on m'accorda, pour moi et ma fille, une pension qui nous mettait bien

médiocrement à l'abri du besoin et n'était nullement suffisante pour la position équivoque qui nous avait été faite. Mon avocat ne cessa point de harceler M. A., à qui il ne donnait aucune trêve.

Sur ces entrefaites, et au moment de réussir à nous former une position convenable, le malheur, la fatalité voulut que le choléra sévît, et une des premières victimes de ce fléau sans pitié fut malheureusement mon défenseur et sa famille. La douleur que me causa cette perte fut bien vive, car c'était mon seul, unique protecteur que je perdais, et j'avais dans le clergé un ennemi implacable.

Je continuai à obséder M. A., afin d'obtenir, en effet, ce qu'il avait promis, par des

voies conciliantes; mais ce fut en vain, et j'appris qu'ennuyé de toutes ces tracasseries, qui devaient un jour nuire à son ambition, il était parti pour Rome, afin d'obtenir peut-être l'absolution pleine et entière de tous ses crimes et l'exemption de tout devoir pécuniaire envers moi et sa fille. Il paraît que ce projet réussit à son souhait, car, depuis cette époque, je ne reçus plus aucun secours. Je dus travailler pour suffire à nos dépenses et m'aider à mener à bien l'éducation de ma fille, qui grandissait belle et intelligente, le seul être au monde qui sût jeter quelque baume sur mon pauvre cœur ulcéré.

Je ne pouvais combattre davantage, c'eût été le pot de terre contre le pot de fer, et,

comme dit la fable, la raison du plus fort est toujours la meilleure; je me reconnus vaincue, et laissai à Dieu le soin de me venger. La punition, quoique tardive, arriva. M. A. était à la veille d'être nommé évêque, lorsque, en gravissant une montagne de l'Italie pour y admirer l'éruption d'un volcan, son pied glissa, il se cassa la jambe, qui fut maladroitement remise. Transporté chez lui en France, il se ressentit bientôt de sa chute, sa jambe le fit souffrir, la gangrène s'y mit, on la lui coupa, une fièvre ardente s'empara de lui, et, après plusieurs jours d'une agonie douloureuse, il expira en déclarant n'avoir jamais fait de tort à personne et en jurant que sa conscience était libre de tout reproche.

Les bonnes dévotes qui assistaient à ses derniers moments assurèrent que le pauvre homme était mort comme un saint, et cependant la mère et l'enfant avaient été oubliées.

Son testament fut ouvert : rien ! mais on trouva dans son secrétaire un rouleau d'or adressé à mes initiales, il avait été décacheté et vidé.

Plusieurs années plus tard, un de ses amis, celui-là même qui avait hérité de sa magnifique bibliothèque et qui fut l'exécuteur testamentaire, auquel j'exprimais ma surprise d'un tel oubli, me répondit en souriant :

— Vous l'avez tellement tourmenté, il s'est vengé !

Je n'ai jamais revu Pauline ; j'appris qu'elle soigna son père, assista ses dernières heures et rentra au couvent, où elle prit le voile.

Quant à moi, je changeai de patrie ; ma fille poursuivit la carrière musicale où elle avait acquis un talent des plus remarquables. A l'âge de vingt-deux ans, elle fut rencontrée par un jeune homme fort honnête, possédant une jolie fortune, qui la demanda en mariage. Je crus de mon devoir, avant de rien décider, de dévoiler à ce prétendant à sa main le mystère de la naissance de mon enfant ; mais aux premiers mots que je prononçai, il m'arrêta en disant :

— Madame, j'aime votre fille, je l'admire, je vous vénère et je la demande

pour épouse ; accorde-la-moi ; tout mon souci en ce monde sera de la rendre heureuse et de vous faire oublier les chagrins qui peuvent avoir troublé votre existence.

Je fus vivement touchée de ce procédé et je ne fis aucune objection à son désir ; ma fille, consultée à ce sujet, me confessa la sympathie qu'elle ressentait pour lui et l'accueillit avec joie. Le mariage fut conclu promptement et sans bruit.

Maintenant je remercie le ciel d'avoir terminé ma longue épreuve, je vis heureuse entre mes deux enfants, qui chaque jour s'aiment et s'apprécient davantage ; leur joie fait ma joie, et je soigne les enfants qui, j'espère, grandiront vertueux et

choisiront pour premiers amis leur père et leur mère, car c'est une confiance sans borne en ses parents qui sauve de bien des désastres la jeunesse inexpérimentée.

Jeune fille qui me lirez, apprenez par mon triste récit à ne point quitter l'aile de votre mère, et surtout à avoir en elle une entière confiance, car elle ne vous trompera jamais et saura vous éviter tout mauvais pas.

| | |
|---|---|
| Je t'aime | Je te vois, |
| Un peu, | Tu rougis, |
| Beaucoup, | Tu résistes, |
| Passionnément, | Tu succombes, |
| Pas du tout. | Je t'ai possédée. |

Et voilà l'histoire de cette fleur délicate

qui est la femme. L'homme la cueille, se plaît à l'effeuiller, comme il cueille, comme il effeuille la petite fleur des champs.

Au vent, en souriant, il la jette, simple petite fleur!

Toi, femme, insoucieusement l'homme te pousse dans l'abîme, sans songer aux écueils où il précipite celle qu'il pense avoir chérie.

Jeune homme, tu es né de la femme, et, avant de cueillir et d'effeuiller cette tendre fleur, songe à ta mère, songe à ta sœur!

Et toi, homme plus avancé, songe à ta fille, et tremble pour l'avenir de cet être aimé, à l'aspect du malheureux

sort que tu entrevois et que tu prépares pour une autre à qui tu vas jurer amour éternel,

# TORTURES

# TORTURES

— Tu me demandes, mon cher Alfred, qu'est donc devenue cette charmante petite Jeanne aux yeux bleus, aux cheveux noirs, et dont les charmes naissants, la grâce enfantine, promettaient une jeune fille ravissante, une femme adorable? Hélas! c'est une bien triste et bien déplorable histoire,

un drame auquel nous ne pensions pas assister et qui a rempli d'émoi, de larmes et de honte tout notre bon petit village.

Jeanne, encore enfant, tu te le rappelles, partageait nos jeux, c'était notre sœur d'adoption et à qui mieux mieux nous la chérissions ; elle était si gentille, si mignonne, et, comme elle courait au-devant de nous, lorsque, revenant de l'école, nous descendions la montagne pour la rejoindre et aller ensemble au château continuer nos jeux de chaque jour. Ce temps est loin, n'est-ce pas ? mais, comme toi, je ne l'ai pas oublié, et à présent c'est un doux souvenir qui me laisse parfois rêveur.

Toi, mon ami, tu es parti, tu as fait de lointains voyages, et peut-être, un jour,

viendras-tu me les conter et rompre ainsi le calme, le silence de ma longue solitude. En attendant cet instant désiré, je vais essayer de te raconter la vie de notre ancienne petite amie qui est devenue la fable de tout le département.

Pauvre enfant ! devons-nous la blâmer ou la plaindre ? Moi je la plains, et laisse le blâme aux vertus solides, aux âmes fortes qui savent résister à toutes les attaques et surtout éviter toutes les tentations qui, ô malheur ! sont abondamment semées sous les pas d'une femme jeune et jolie. Quelques-unes n'ont jamais eu de tentations, voilà pourquoi elles n'ont jamais failli. On est sûr que celles-là sont bien fermement assises sur leur vertu et qu'elles

ne pardonnent aucune faiblesse. Quelle horreur! peut-on s'oublier ainsi! disent-elles. Hélas! n'est pas brûlé qui n'a pas été au feu!

Je ne dis pas cela pour excuser une faute, mais bien pour exhorter à la charité chrétienne, car tous, tant que nous sommes, nous avons besoin de miséricorde.

Que d'âmes sauvées si nous avions su pardonner!

Selon moi, la faiblesse de la femme devrait être sa force, mais tout homme ne l'envisage pas ainsi, et de là tant de souffrances, de chagrins, de hontes, de perditions pour cette délicieuse, mais infortunée moitié de l'espèce humaine.

Jeanne à seize ans était vraiment une

fille charmante sous tous les rapports. Sa beauté, sa grâce, sa bonté étaient proverbiales, tout le monde la chérissait et les pauvres l'appelaient leur petite mère. Son éducation avait été soignée et embellie de quelque talent musical dont elle faisait généreusement profiter l'église du village les jours de fêtes et dimanches. Son père, comme tu le sais, était un petit propriétaire dont l'astuce et le travail assidu avaient considérablement arrondi la fortune depuis plusieurs années; Jeanne devenait ainsi un parti fort désiré parmi nos jeunes gens de l'endroit; mais Clément (nous l'appellerons Clément), était ambitieux et à juste titre fier de son enfant; il pouvait espérer mieux pour gendre, et voulait

pour Jeanne un homme riche et noble.

Il y a partout un seigneur de village, et chez nous, ce seigneur était le comte de ***, homme fort riche, assez généreux, vieux célibataire, toujours retiré dans son château, où les visiteurs étaient fort rares. Il était sans famille, passait une vie bien monotone, et coulait une triste vieillesse ; ses chiens étaient sans voix dans leur chenil, ses chevaux sans exercice, ses équipages rouillés, ses valets menaient grande vie dans l'office, et le gibier courait à loisir et sans crainte dans le parc.

Le comte avait une ferme magnifique, séparée seulement par un mur de la propriété de Clément, qui la convoitait depuis longtemps, et en avait même parlé plu-

sieurs fois à l'intendant du château, qui avertit son maître de toutes les propositions que lui faisait Clément par rapport à l'acquisition de cette ferme; celui-ci aimait sa ferme, et, quoique d'un caractère conciliant, refusa toutes les avances de Clément, qui certes n'avait pas suffisamment d'argent pour devenir propriétaire d'un bien qui, disait-il, était de toute inutilité au comte.

Un jour le comte, se promenant par le village, entra chez Clément pour se reposer. Celui-ci saisit l'occasion de lui exprimer le désir si vif qu'il ressentait de posséder cette ferme, qui, pour M. le comte, n'est qu'une bagatelle, et qui, pour lui, serait un grand bien. M. le comte est si

riche! il pourrait la lui céder à terme jusqu'à l'entière possession, ce qui arrondirait gentiment le petit coin de terre qui entoure la maison où son père naquit et vécut, où lui et sa fille Jeanne étaient nés.

— Tiens, à propos de ta fille Jeanne, sais-tu, Clément, que c'est un beau brin de fille, comme on dit au village? Je l'ai aperçue à l'église. Elle est, ma foi! bien jolie, et bien de nos dames parmi les plus belles et les plus admirées ne la valent pas. Moi, qui n'ai jamais aimé une fille, je me sens tout guilleret en la voyant, et mon cœur, jusqu'ici fermé à toute affection, s'émeut, s'attendrit à l'aspect de tant de charmes.... Oh! la ravissante grande dame qu'elle ferait. Si je n'étais pas sexagénaire, je serais

capable de faire une folie, je ferais revenir le beau temps où les rois épousaient des bergères.

Le comte regardait Clément en souriant; lui, restait tout ébahi à l'idée d'un tel honneur; il croyait rêver, et ne bougeait pas.

Le comte, satisfait du premier effet de ses paroles, continua :

— Si je t'accordais la ferme qui trouble ton sommeil, la ferme et ses dépendances, avec une bonne somme d'argent, bien ronde, pour te mettre en fonds, que dirais-tu?

— Moi, monsieur le comte, je dirais, moi, je dirais que vous êtes le meilleur et le plus généreux des seigneurs, je dirais

que je vous serai dévoué, mais dévoué à la mort. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mon sang, ma vie, tout, quoi! je n'ai rien à vous refuser pour reconnaître un bienfait qui couronne au delà mes vœux les plus chers.

— Eh bien! Clément, je suis bien aise de te voir dans de si bonnes dispositions, et je n'en profiterai que par une seule demande. Veux-tu me laisser faire comtesse ta petite Jeanne, qui a pris mon cœur, et veux-tu m'y aider?

Ce fut bien un autre étourdissement pour le bonhomme.

— Quoi! monsieur le comte s'abaisserait jusqu'à elle, simple villageoise! c'est trop d'honneur, monseigneur, et votre désir

sera accompli. Jeanne sera comtesse ; c'est moi qui vous le dis.

Le comte, heureux de la réussite de son projet, riait sous cape, et, malgré son âge et ses infirmités, s'en alla tout en fredonnant au château, où il annonça son prochain mariage à son intendant, vieux et fidèle serviteur qui fut chargé de tous les préparatifs et achats nécessaires pour un tel événement.

Tout fut remis à neuf, équipages renouvelés, valets regalonnés pour la réception de la nouvelle châtelaine.

Peu de jours après cet entretien entre le père de la jeune fille et le futur gendre, Clément fut mis en possession de la ferme, de ses dépendances et de la ronde somme

d'argent. Quelle joie pour lui, le souhait de toute sa vie était réalisé ! Mais à quel prix, grand Dieu ! au prix du repos de son enfant, sa fille unique, qu'il aimait pourtant, mais pas au degré de son ambition. Bah ! disait-il, pour se persuader qu'il avait fait une bonne affaire pourlui etpour safille, la jeunesse aime la fortune, les titres, les bijoux et tout ce qui s'ensuit. Jeanne va être émerveillée d'être la dame du château ; d'ailleurs, qu'elle aime ou n'aime pas, elle le sera, mon gendre sera le seigneur du village et j'irai au château.

Jeanne fut grandement surprise en apprenant la donation du comte à son père, et elle ne pouvait en comprendre le motif. Clément alors lui dit :

— Réjouis-toi, mon enfant, et bénis ta destinée, car tu vas être châtelaine, le comte te fait l'honneur de t'épouser.

— Le comte m'épouser, grand Dieu ! que dites-vous là, mon père ? jamais je ne l'épouserai !

— Tu l'épouseras, ma fille, j'ai donné ma parole et promis ton consentement. C'est un grand bonheur pour moi, et tu ne voudrais pas anéantir les espérances de ton vieux père, le faire manquer à sa parole donnée, ce serait me parjurer, Jeanne. Tu vois, tu seras riche, vêtue de soie, de velours, tu seras couverte de pierreries, tu auras des chevaux, des équipages, des valets, un blason, ma fille, un blason ! ton front sera ceint d'une couronne, et puis tu sais, petite,

tu aimes tes pauvres, tu seras à même de les mieux soulager. Tu seras enfin fort heureuse et enviée, c'est un brave et généreux homme qui t'adore.

— Mais,moi, je ne l'aime pas, mon père, et que me fait à moi richesse, chevaux, équipages, pierreries et blason, peu m'importent toutes ces choses,je préfère bien au delà ma jument et ma carriole, ma chèvre, mes poules, mon jardin rempli de fleurs que je cultive ; voilà mes richesses, mon bonheur que je ne voudrais pas échanger contre tout ce château et ce qu'il renferme.

— Ta, ta, ta... Jeanne, c'est toujours ainsi qu'on raisonne d'abord; mais tu changeras de pensée, tu l'aimeras, et tu

me remercieras un jour d'avoir si brillamment arrangé ta vie. Du reste, Jeanne, je veux, tu entends bien, je veux que tu épouses le comte, je l'ai décidé, et, si tu persistais dans ton refus que je n'accepterai jamais, je te maudirais.

La pauvre enfant, habituellement respectueuse et soumise envers son père, dut fermer son cœur à tout élan d'affection, repousser les sympathies pour se résigner au choix de son père.

Un jour donc, le vieux châtelain, d'ancienne et noble souche, vieillard morose et goutteux, vint demander la main de Jeanne, en la déclarant sa seule et unique héritière. Ce père, aveuglé par l'ambition et sans pitié pour les larmes de sa fille,

accorda sa main au soupirant sexagénaire. Les préparatifs se firent, ils furent splendides et dignes du nom et de la fortune de celui qui les faisait.

La corbeille et le trousseau étaient d'une richesse sans égale; je les ai vus, je restai éblouie par l'éclat des pierreries et des étoffes.

Lorsque Clément annonça à Jeanne le jour fixé pour son mariage avec le comte, elle ne proféra pas une parole, et, jusqu'au jour fatal de la célébration, cette pauvre colombe ne fut plus la même. Son beau front si pur s'assombrit, ses yeux si brillants se voilèrent de tristesse; tout en elle était changé et avait un aspect de mélancolie qui faisait peine à voir. La veille du

sacrifice, je voulus lui adresser quelques paroles encourageantes, elle jeta sur moi un long regard rempli de larmes, sourit amèrement, me serra la main et dit : J'aurai du courage et, j'espère, la force de remplir mon devoir.

Enfin, mon cher, je vis la victime à l'autel ; elle était pâle, mais elle avait dans son regard quelque chose d'étrange qui me surprit ! Quel soudain changement s'était donc opéré dans l'âme de cette créature si douce, si riante et si pure? Je l'ignorais, mais il était évident qu'une résolution de fer s'était formée dans l'esprit de cet être si faible.

La bénédiction nuptiale achevée, le oui éternel prononcé, on se rendit au château.

Tu connais les fêtes extraordinaires de notre village, il n'y avait que guirlandes, que fleurs, que musique et chant sur tout le parcours des époux jusqu'à la grille du château, et toute l'avenue était couverte de tapis. Toutes les jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs, et les jeunes garçons, bouquet à la veste et au chapeau, étaient rangés de chaque côté, formant une haie resplendissante de jolis minois, frais et joyeux. C'était beau, attendrissant même, par tous les chants et les vœux de bonheur que ces jeunes voix adressaient au ciel pour cette jeune épouse. Quant à l'héroïne, l'objet de toute la fête, elle regardait tout avec reconnaissance, souriait tristement et sem-

blait marcher comme dans un rêve. La nuit vint, le château fut brillamment éclairé. Tous les convives, tu peux le supposer, furent bien traités, et chacun emporta un cadeau en souvenir de cet événement si inattendu, et, comme à toute chose il y a une fin, cette fête aussi eut son terme. Tout redevint calme et sombre comme auparavant.

La suite de cette anecdote m'a été racontée, et je te la redirai comme elle m'a été dite.

Rentrée dans ses appartements, la jeune femme, épuisée par les émotions de la journée, s'évanouit, et, lorsque son époux voulut s'approcher d'elle, il lui prit une crise nerveuse épouvantable.

Pauvre innocente enfant, elle avait perdu sa mère en bas âge, personne ne lui avait fait connaître les conséquences voulues du mariage, et elle dut les apprendre à dure école.

Mais, comme Jeanne avait été élevée dans les principes les plus stricts du devoir, et qu'elle était bonne et sensible, après quelques jours écoulés, sans avoir souffert aucune contrainte de son époux, un peu familiarisée avec sa nouvelle position, et à la vue de ce vieillard désolé qui l'idolâtrait, elle s'attendrit, et oublia sa résolution. Mais, hélas! c'était le mariage du printemps avec l'hiver, de la glace avec le feu, et, après une année de supplices, le comte mourut, je n'ose dire à la grande

joie de la comtesse, mais je crois qu'elle ne dut pas le regretter.

Devenue veuve, et n'ayant éprouvé de son mariage qu'une vie de tourments et de désillusions, elle résolut de choisir, à son tour, un époux jeune, qui pût lui faire goûter les plaisirs d'un amour réciproque. Maîtresse d'elle-même et riche, ne prenant conseil que de passions assoupies, qui se réveillèrent en elle avec la liberté d'agir, sa vie calme et sans but changea bientôt. Ce fut une révolution au château ; les fêtes, les chasses, les voyages se succédèrent. Dans ce tourbillon de folies auquel on ne se serait jamais attendu, tu peux t'imaginer que les adorateurs ne manquaient pas,

chacun aurait voulu cueillir cette fleur presque fraîche.

Jeanne, à force de souffrances, car elle souffrait, crois-le bien, de besoin de vie et de tendresse, sans conseils que les siens, sans volonté que celle de sa nature brûlante et fougueuse, devint coquette, fut adulée, recherchée et déclarée reine entre toutes.

Parmi eeux qui mettaient journellement à ses pieds leurs hommages les plus passionnés, elle en remarqua un dont la physionomie pâle et mélancolique appelait la sympathie ; elle s'y intéressa, le reçut avec plaisir, accepta ses attentions, et pour l'amour de lui congédia tous ses autres prétendants.

Après une cour assidue de trois mois,

dont les rayons lumineux furent cependant obscurcis par de sombres regards, des rêveries, des indécisions qui présageaient dans l'âme de ce jeune homme des combats dont elle ne pouvait se rendre compte, mais que son amour pour lui et sa confiance l'empêchaient d'approfondir, elle résolut de hâter le moment tant désiré de leur union, et un beau jour de mai, les cloches du village tintèrent, les fêtes se renouvelèrent, le château fut illuminé.

Une noce avait été célébrée, c'était celle de Jeanne et de Fernand, le jeune homme mystérieux, pâle et mélancolique.

Tous deux étaient beaux, tous deux étaient jeunes, tout faisait donc espérer une longue vie de bonheur pour ces nouveaux

époux. Mais non ! la fatalité cruelle, le destin implacable en avait décidé bien autrement.

Ce Fernand si doux, ce Fernand si passionné qui l'adorait avec toute l'ardeur d'un cœur de vingt-quatre ans, qu'elle aimait avec toute la puissance de son âme, et avec lequel elle se promettait des jours de félicité sans nombre ; eh bien ! ce Fernand la trompait sous ces apparences, ce Fernand était incapable de répondre à sa passion ; — le le dirais-je enfin, ce Fernand était un homme incomplet !... Un misérable que la fatalité venait d'enchaîner à cette jeune femme douce et vertueuse jusqu'alors, et qui ne demandait qu'à aimer et à vivre estimée et honorée.

Jeanne, déçue dans ses illusions, exaspérée d'un tel affront fait à son amour, jura de se venger.

En vain Fernand implora-t-il son pardon de l'avoir si odieusement trompée, elle ne voulut rien entendre, rien excuser, et voua une haine éternelle à cet homme qui brisait à tout jamais ses espérances les plus chères et ses joies les plus saintes.

Dès ce moment, la jeune femme vendue au comte sexagénaire, et trompée par Fernand, se révolta contre les coups redoublés du sort. Elle était riche, riche en fortune, riche en attraits, riche en passions ; elle s'abandonna à une conduite des plus désordonnées, accueillit toute la jeunesse attirée par ses charmes et, nouvelle

Circé l'enivra de voluptés et de débauches les plus criantes.

Jeanne, plus belle encore en avançant en âge, se livra à tous les débordements, et, comme sa fortune colossale lui permettait de satisfaire à tous ses désirs insensés, elle tomba de jour en jour plus bas, dégradée aux yeux de tous et en horreur à elle-même. Son château était un palais d'orgies, repaire où s'assemblait le rebut infâme de toutes les sociétés ; elle fut pillée, volée, méprisée, insultée par ceux-là mêmes qui vivaient de ses dons, et périt ignominieusement au milieu d'un repas à la Sardanapale en blasphémant et maudissant les hommes qui l'avaient perdue.

Fernand; spectateur obligé de l'affreuse

conduite de Jeanne, et accablé de remords, s'est fait sauter la cervelle.

Il aurait dû le faire plus tôt; peut-être aurait-il sauvé Jeanne de la honte et de l'infamie.

Ainsi finit l'histoire de cet ange déchu, mais enfin forcé à déchoir. Lui jettes-tu la pierre?

Ce fut un grand scandale par tout le pays, et personne n'osa aller aux funérailles de cette malheureuse égarée.

Son père, en voyant la conduite désordonnée que menait sa fille, et avec vérité s'accusant de tout le mal qu'elle faisait, tomba malade de douleur et de remords;

il languit pendant quelques mois, et mourut en maudissant sa folle ambition, qui avait été la coupable cause de la ruine de sa fille unique.

C'est un triste exemple pour les pères de sa sorte, et j'espère qu'ils en profiteront.

Le château est tombé en ruines ; nul ne l'a acheté ; on craint de s'en approcher, et les gens du pays disent qu'à minuit l'ombre de Jeanne parcourt les anciennes galeries, témoins de sa folle ivresse, en proférant des malédictions sur ceux qui ont encouragé et partagé ses débauches insensées.

Enfin cette terrible histoire de sa courte

vie est passée à l'état de légende, et chaque mère la raconte à sa fille ou à son fils comme talisman qui devra les préserver de l'ambition impardonnable qui fut la source de tant de maux.

2356. — Imprimerie de Ch. Noblet, r. Soufflot, 18.

# FATALITÉ

# FATALITÉ

Quelle chose bizarre que la vie ! qui m'aurait dit qu'après tant d'années de séparation, nous nous serions jamais rencontrées ? Te souviens-tu, ma chère Clémence, de toutes nos innocentes folies de jeunesse ? le temps de nos études, de nos rivalités scientifiques : c'était là le beau temps ;

pourquoi s'est-il écoulé si vite ! Nous étions si heureuses, si insouciantes ; nos chagrins étaient de simples enfantillages et nos récréations, nos succès, de grandes joies. Que sommes-nous devenues? Quel changement s'est opéré en nous !...

Tu me racontes une vie bien orageuse, et je suis étonnée de voir avec quel prodigieux courage tu as vaincu tant de difficultés qui semblaient insurmontables. Enfin, tu es heureuse, et je bénirai toujours l'événement qui amena le terme de tes ennuis.

Tu demandes : Et toi, qu'es-tu devenue ? qu'as-tu fait? que fais-tu ? — Hélas ! ce que tu désires connaître est le récit d'une longue vie assez douloureuse et qui n'est pas

terminée. La fatalité s'est appesantie sur moi ; elle m'a constamment poursuivie et poussée là où je ne voulais pas aller. Je viens donc te la confier avec la même sincérité qu'autrefois nous nous confiions nos peines et nos secrets d'enfance, puis ensuite de jeunes filles. Ecoute donc, ma Clémence, et ne t'effarouche pas trop de mon récit.

A ma sortie de pension, je ne fus pas peu surprise d'apprendre que ma mère avait perdu presque toute sa fortune, et que dorénavant il me fallait tirer parti de l'instruction et des talents que j'avais acquis dans un tout autre but. Nous avions changé de demeure et logions dans un modeste appartement, au troisième étage d'une belle maison du faubourg Saint-Germain.

Ma mère était la meilleure des mères; elle m'adorait, mais ne sut jamais être mon amie. Je la chérissais et rien au monde ne m'aurait coûté pour la rendre heureuse; mais j'étais timide, même avec elle, et mon cœur garda pour lui seul le regret, les ennuis qu'il devait nécessairement avoir de cette différence de position. Plus tard, je voulais l'aimer davantage, lui dire les petites contrariétés que sans cesse j'éprouvais dans la profession que j'avais choisie; elle ne correspondait nullement à mon élan, et resta pour moi une mère qui m'idolâtrait, mais qui voulut toujours me faire sentir le poids de son autorité. Il ne me fut permis de former aucune liaison d'amitié avec quelque jeune fille de mon âge,

non; toujours seule, seule à penser, seule à travailler, seule à lutter souvent contre une misère qu'il m'était bien pénible, bien difficile de combattre et de surmonter. Encore, si j'avais trouvé, dans l'intérieur de mon modeste foyer, une mère amie avec laquelle j'eusse pu causer, que j'eusse pu consulter, qui m'eût initiée dans la connaissance des choses du monde dont j'étais complétement ignorante, au moins je ne me serais pas sentie isolée, j'aurais eu un peu de satisfaction, j'eusse pu me consoler de ma lourde tâche et prendre courage à mon dur et ingrat métier.

Que de fois, dans mes courses, à la vue de toutes ces personnes s'agitant dehors, se rencontrant, se parlant, se souriant, se

serrant la main, n'ai-je pas versé de larmes et n'ai-je pas dit : Qu'elles sont heureuses, que je les envie ; elles s'aiment, ce sont des sœurs, des parentes, des amies ; moi je suis seule, je n'ai pas de sœur, je n'ai pas de parent, je n'ai pas d'amie ; je n'ai pas un cœur qui batte à l'unisson du mien, un cœur dans lequel je puisse épancher le trop-plein du mien, et pourtant j'ai une mère, une mère que j'adore, mais elle n'est pas mon amie ! Je devins donc silencieuse, triste et malheureuse.

Nos caractères ne sympathisaient en aucune façon. C'était à son corps défendant que je donnais des leçons ; elle refusa de me laisser entrer dans aucune famille ; j'avais dû renoncer à un pensionnat que

j'avais ouvert après avoir obtenu mes diplômes; mais, non, il me fallut tout abandonner! Que devais je donc faire? Je frémissais à l'idée seule de la misère qui, fantôme effrayant, se dressait devant moi. Enfin, je ne pouvais plus endurer cet état de combat perpétuel; ma santé s'en ressentit, elle s'altéra visiblement; je me voyais à la veille de languir et mourir : alors je me déterminai au sacrifice de la séparation.

Enfin, un jour, me sentant toute découragée de ne pouvoir réussir à rien, ma pauvre mère s'opposant, par amour égoïste, il faut bien que je le dise, à tout ce qui aurait aidé à me pousser dans ma carrière, je résolus de la quitter et de partir comme institutrice dans une riche famille irlan-

7.

daise. Se serait-elle jamais doutée que j'irais vivre loin d'elle, cette pauvre mère chérie! mais il le fallait.

C'était ma dernière ressource. Elle n'apprit mon départ que huit jours avant, afin de m'éviter les obstacles qu'elle y aurait sans doute apportés. Je la quittai le cœur bien gros, mais en lui assurant une position qui la mettait à l'abri de tout besoin.

Mon voyage fut long et triste : c'était la première fois de ma vie que je me trouvais seule et sans ma mère dont je m'éloignais à regret, sans savoir si jamais je la reverrais. La vue de la campagne, les sites charmants et fleuris qui se déroulèrent devant moi, firent une heureuse diversion à la mélancolie qui m'absorbait, et j'arrivai à Bou-

logne, remplie de curiosité et d'espoir. A trois heures du matin je fus éveillée pour m'embarquer. La mer était houleuse, le bateau à vapeur fumait et bientôt je fus sur le pont. La voix des matelots, le tumulte des voyageurs et leurs bagages, tout m'était si nouveau, je voyais, j'admirais, je me sentais vouloir être contente; je ne le pouvais; je souriais tristement; mon cœur serré était bien seul, et j'étais déjà bien loin du seul être que j'aimais au monde et que je n'aurais jamais voulu quitter. Toutes ces réflexions me rendirent sourde et aveugle à ce qui se passait autour de moi; mais je fus bientôt tirée de cet état par le mouvement du bateau, qui, malheureusement, m'obligea de descendre à la cabine, où je

fus transportée et malade jusqu'à l'arrivée à Folkstone. Là je revins à la vie et pus me reconnaître. Je pris le chemin de fer, j'arrivai à Londres, où je restai quelques jours pour me reposer et voir un peu les choses remarquables de cette grande capitale que je ne connaissais pas ; puis je partis avec le consul qui retournait à Dublin, but de son voyage.

Je te ferai grâce de détails qu'il me serait tout à fait impossible d'écrire, et que je te donnerai lors de notre première rencontre, car vraiment ils ne sont à dire qu'entre nous, Clémence, à ton oreille amie ; toi seule tu me connais à fond et sauras juger les faux pas que j'aurai pu faire sur la route fort épineuse que j'ai dû traverser.

J'entrai dans une riche et noble famille dont les enfants, deux garçons de huit et neuf ans, me furent confiés. Je devais tout leur enseigner, même la musique et la danse. L'un d'eux, Georges, avait un caractère jusqu'alors indomptable, mais je sus le dompter; l'autre, Michel, était assez doux, et tous deux me devinrent fort attachés et répondirent amplement à tous mes soins par les progrès qu'ils firent en tout.

Je ne m'amusais guère dans cette famille : toujours avec les enfants et le soir au salon pour faire danser les invités; aussi j'étais parfois heureuse de trouver un prétexte pour me réfugier dans ma chambre afin d'écrire à ma mère. Du reste, chacun m'aimait, et la dame de la maison craignait

toujours que quelque autre famille ne m'attirât chez elle ; aussi voulait-elle que je fisse un contrat, chose à laquelle je ne consentis jamais. Enfin, chère petite, que te dirais-je de chaque jour qui se ressemblait : se lever, entendre la messe, déjeuner, travailler, promener en équipage, aller au parc, le dîner, la soirée et le coucher : voilà ma vie pendant deux ans que je restai chez ces personnes, que je fus obligée de quitter à cause de la tyrannie qu'on voulut m'imposer sur le choix d'un confesseur.

Aussitôt que je fus sortie de là, un grand nombre de personnes fort distinguées vinrent me proposer de donner des leçons dans leur famille, ce que j'acceptai, et j'eus bien à m'en louer sous le rapport de l'agré-

ment et de l'intérêt. Je logeai à la campagne, dans une honnête famille, comme il est assez d'usage en Irlande, et j'allai en ville exercer ma profession. Je fis des connaissances, j'eus des invitations et je fus presque heureuse dans mon indépendance. J'habitais un port de mer, et, comme tout le monde, l'après-dînée, je me promenais sur la jetée, soit seule, soit en compagnie de quelques miss ou dames, souvent assise sur un rocher à lire en entendant la musique militaire. Je t'assure que c'était fort joli, et cette époque est toujours présente à mon esprit. Imagine-toi l'étendue immense de la mer, accidentée par quelques îles éloignées, les montagnes d'un côté, la plage de l'autre; l'entrée

béante du port, ses deux phares, tous les bateaux y joutant, les promeneurs nombreux, les équipages stationnant autour du cercle renfermant les musiciens, remplis de jolis et frais visages, les cavaliers caracolant autour et les rires discrets et les coups d'œil modestes de tout ce jeune peuple réuni chaque jour au rayon d'un soleil rare, pour se voir et se dire aujourd'hui ce qu'ils se sont dit hier, ce qu'ils se diront demain.

La grande affaire d'une jeune miss est surtout de trouver un mari ; aussi fait-elle tout pour y réussir. Elle est fort libre de ses actions et fort libre dans ses actions : par exemple, sans aucun contrôle de ses parents, simplement accompagnée d'amies

ou de pures connaissances, elle va en pique-nique, saute, danse, court, valse sur l'herbe, coquette avec l'un, coquette avec l'autre, canote, se laisse caresser, câliner, embrasser, tout faire enfin, excepté l'acte final du mariage sanctionné par le révérend, mais qui souvent s'accomplit sans sa permission. Les parents n'y voient rien de mal; c'est tout naturel, ils ont fait de même avant leur fille. En revanche, après le mariage elle est d'une pruderie exemplaire, et j'ai entendu dire à certain époux : « Ah ! que ma femme est ennuyeuse, on ne peut ni rire ni folâtrer avec elle ! »

Assise sur le rocher ou assise dans une voiture, on a son cavalier caracolant et souriant près de vous, et j'avais mon ca-

valier qui se plaisait à venir chaque jour près de moi, me parler et m'instruire sur tout ce que je voyais. L'habitude est une seconde nature, et nous ne pûmes plus faire de promenade l'un sans l'autre. Il m'idolâtrait; moi, je l'aimais bien, je crois. Mon cœur, tellement isolé, tellement perdu, se prit à se reposer sur ce cœur ami qui s'offrait à lui, et il s'y reposa.

En Angleterre il y a une étrange habitude, c'est de s'engager, et un soir, sous la voûte céleste d'un beau ciel bleu tout parsemé d'étoiles brillantes, et à la douce clarté d'une lune resplendissante, nous nous engageâmes, c'est-à-dire, nous nous jurâmes constance, fidélité, amour éternel, sans jamais songer à fixer le jour du ma-

riage qui devait nécessairement combler ce beau serment de deux jeunes cœurs profondément épris. Nous répétâmes ce serment plusieurs fois, et un jour que nous étions fort éloignés dans la campagne, ayant aperçu une chapelle en ruine, nous y courûmes, et, à genoux, au pied de l'antique autel, nous renouvelâmes avec joie notre serment ; une autre fois, ce fut sous la voûte formée par une de ces immenses pierres druidiques, qu'on rencontre beaucoup par là, que nous réitérâmes notre bienheureuse folie.

Que nous étions joyeux ! Combien nous nous aimions! Quelle pureté de sentiment était la nôtre! Pas de nuage alors dans notre ciel si clair !

Comme tu le vois, c'était sérieux, très-sérieux, et notre engagement dura dix ans. C'est presque incroyable, n'est-ce pas? C'est cependant vrai, et j'en connais dont l'engagement a duré bien plus longtemps, sans jamais aboutir à rien.

Je te dirai franchement que j'étais fort disposée à l'enthousiasme. J'avais été à bonne école, en me prenant d'une sympathie démesurée pour mon confesseur, homme très-savant, très-intelligent, parlant comme un Chrysostome, rempli lui-même d'une exaltation sans bornes, et qui m'induisit à faire le vœu de chasteté. Je le fis un jour à sa messe, mais je ne suis pas certaine que ce fut par amour de Dieu ou par amour de lui. Voilà où j'en étais des

affaires de cœur lorsque j'arrivai en Angleterre, et, lorsque je me sentis disposée à répondre à l'affection de mon *sweet heart* (amant), j'en parlai à un bon et respectable archevêque, qui, en ma faveur, fit auprès du pape toutes les démarches nécessaires pour me dégager de mon vœu. Le Saint-Père m'envoya une grande lettre, écrite sur parchemin, portant son sceau avec un énorme cachet rouge, et je fus rendue à la liberté d'aimer.

Pendant ces dix bienheureuses années, quoique bien laborieuses pour moi, puisque toute la journée j'avais mes occupations plus ou moins agréables, et le soir, malgré ma fatigue, les promenades, les soirées, le théâtre, souvent le bal, et tou-

jours, le matin à la même heure, à la tâche, nous nous aimâmes beaucoup et d'un amour tout platonique. C'est charmant, je t'assure, de n'avoir rien à craindre et de se confier aveuglément à l'homme de son choix.

Les bois, les vallées, les montagnes, la mer, les rochers, tous nous connaissaient si bien ! C'étaient nos amis les plus chers, nos confidents les plus discrets ; devant eux nous coulions notre vie amoureuse, et nous disions nos pensées les plus cachées ; témoins de nos jeux folâtres, de nos courses vagabondes, ils ne les répétèrent point à ceux qui plus tard vinrent nous remplacer, pas plus qu'ils ne nous avaient redit l'histoire de ceux qui nous avaient

précédés. Temps adorable, où es-tu? Tu n'as qu'une saison, et avec toi finit le véritable bonheur.

Il paraît que j'avais fait miracle en captivant ce jeune homme, jusqu'alors renommé par son inconstance, et je fus grandement louée et jalousée pour avoir enfin fixé ce papillon. La douce et jolie fleur étrangère, disait-on, l'avait fasciné et charmé.

A la longue et malgré tout, on s'aperçoit pourtant des défauts de ceux qu'on aime, et je découvris que mon cher John était jaloux, et, quoique épris de moi, était un pitoyable volage. Son égoïsme et son papillonnage me firent souvent souffrir, et je ne voulus supporter aucune espèce de ty-

rannie. Il savait bien que d'autres jeunes gens me recherchaient, et un jour je lui signifiai qu'il fallait penser à fixer l'époque de notre union. Il y consentit volontiers, mais il voulut consulter sa famille et le prêtre, car dans ce pays ce personnage a grande autorité. Je n'avais aucune objection, et nous y allâmes ensemble. Sa famille ne désirait nullement son mariage, et, agissant sur sa nature faible, son frère, qui était médecin, lui assura qu'il ne vivrait pas trois mois s'il se mariait. Ceci était grave, et il ne désirait pas mourir. Le prêtre lui dit en confidence de ne point épouser une Française, que toutes étaient des coquettes fieffées, et tâchaient d'attraper un mari pour s'en jouer après. Ce sont

ses paroles. John eut la naïveté de me les répéter, et, tout en les blâmant, n'avança nullement nos affaires. Je devins furieuse, comme tu peux le penser. Quoi ! un prêtre étranger, un homme dont le caractère doit être charité, indulgence, venir impunément troubler non-seulement notre avenir, mais encore calomnier toute une nation de femmes les plus adorables ! Ah ! prêtre, me dis-je en courroux, je me vengerai et je vengerai les miennes sur toi-même !

Malgré toutes les supplications, les larmes de John, je l'abandonnai à ses autres coquetteries, et je repris ma parole en même temps que je lui rendis la sienne. Je coquetai avec d'autres pour le faire enrager ; tous m'aimaient, m'admiraient ; oh !

je m'amusai bien! on me donnait des fêtes, aucune réunion n'était complète sans *charmante mademoiselle* (c'était le nom qu'on me donnait), et je fis inconscienceusement bien des jalouses. John en fit une maladie de chagrin. Tant mieux; j'étais satisfaite de le voir malheureux, lui qui, par sa faiblesse impardonnable, brisait des liens qui avaient été si chers, et me livrait ainsi, après dix ans d'espérance, à la merci d'une réprobation; car enfin que pouvait-on penser? Heureusement que j'avais su gagner aussi bien l'estime que l'amitié de tous ceux que j'avais fréquentés.

Les prêtres, comme partout ailleurs, sont généralement bons et chastes dans ce pays, et je dus être sournoise. A cause de ma pro-

fession, je fréquentais la maison de plusieurs d'entre eux. D'abord j'allai agonir de sottises celui qui avait osé blasphémer contre mon sexe, je lui reprochai son manque de charité et le déclarai indigne du caractère sacré dont il était revêtu ; une autre fois j'allai encore lui rendre visite, je le flattai, entrai en conversation badine, et, lorsqu'il était gracieusement renversé dans son fauteuil, vivement je me levai et lui déposai un beau baiser sur les lèvres, mais un bien beau ! Tu t'imagines son effroi : il devint pâle et resta là immobile comme un mort; j'eus peur, il me regarda d'un air effaré, se leva tout à coup et sa main me repoussa vivement, puis soudain me cria : Partez, partez, car je ne

me connais plus, et vous l'échappez belle! A quoi j'échappai, je l'ignorais alors. Voilà, ma chère, une vengeance prise contre le prêtre dont la parole imprudente et coupable a causé le tourment du reste de ma vie. J'ai dû me sentir bien outragée, pour avoir le courage ou la hardiesse, comme tu voudras l'appeler, d'en agir ainsi! Le méchant m'a fait tant de mal! Personne ne le sut, toi seule as connaissance de ce forfait de ton amie. Tu ne me reconnais plus, n'est-ce pas? Qu'il faut peu de chose pour changer de bonnes dispositions et détruire de fond en comble tout un échafaudage de vertus qui prend tant d'années à construire! Enfin dégoûtée de tout ceci, fatiguée des poursuites

de John qui ne voulait pas renoncer à moi, épuisée par le travail moral et physique, je tombai malade et allai vivre plus loin, toujours au bord de la mer. Je l'aimais cette mer, elle était mon amie sincère, elle avait été l'écho de toutes mes pensées, elle avait reçu le secret de tous mes désirs, et je voulais que, témoin de ma douleur, elle partageât tous mes regrets, toutes mes souffrances. Ah! que nous sommes petits, Clémence, devant la grandeur de cette immensité, et quelle douce mélancolie s'empare de notre âme lorsqu'elle se laisse aller à la rêverie en la contemplant!

Lorsque je fus rétablie, je revins à Paris. Ma mère n'y était plus! Elle était morte!

Je me trouvai donc seule, comme j'étais partie, et seule encore je me retrouvai jetée, comme au début de ce récit, au milieu d'un monde vaste et inconnu. Quelle tristesse, hélas! fut la mienne! Que faire? je ne connaissais plus personne et je ne pouvais vivre longtemps sans occupation, chose très-difficile à obtenir.

J'allai demeurer à l'hôtel,ce qui n'est pas une recommandation,paraît-il. Ma position certes était fâcheuse; j'eus du courage et je cherchai.

Je trouvai à faire des traductions, à copier; mais, chose étrange, je voulais tant être bonne comme je l'avais été jusqu'alors (sauf ma vengeance). Eh bien! le croirais-tu? un jour un auteur étant venu chercher

la traduction que j'avais faite de ses livres, le propriétaire de l'hôtel me signifia poliment que j'eusse à changer, attendu qu'il ne voulait pas de visites dans la maison ; un monsieur, oui ; plusieurs, non ! quelle morale ! Je n'avais ni un, ni plusieurs ; je changeai de demeure, et allai dans un hôtel moins scrupuleux, mais où je pouvais honorablement occuper mes heures de loisir sans porter ombrage à personne. Voilà la situation d'une femme seule : qu'elle fasse bien, qu'elle fasse mal, on ne la réputera jamais que comme étant une personne équivoque. Quelle injustice, quelle immoralité, c'est vraiment pousser à mal qui n'en a ni le goût ni le vouloir !

Enfin, que te confierai-je, chère amie ? Je

m'ennuyais horriblement et l'ennui est un mauvais conseiller. Je faisais sans cesse de longues et solitaires promenades durant lesquelles je rencontrais souvent d'aimables cavaliers qui ne craignaient pas de m'aborder et de lier conversation ; ne t'effarouche pas, amie, j'étais si désœuvrée, si abandonnée, si seule au milieu de cette foule, que, ma foi, pour entendre une parole humaine, je me prêtais à leur désir et je répondais ; on se rencontrait de nouveau, et ainsi je liai connaissance fort légère avec quelques-uns d'entre eux ; mais ceci ne me convint pas, je ne me sentais aucune sympathie pour ce genre d'amitié et nul goût pour ce qu'ils semblaient attendre de moi. C'était une école qui ne

me plaisait pas, et seule je pensais à John que, hélas ! j'aimais toujours et qui par sa bêtise brisait ma vie et la sienne.

Enfin un jour, de guerre lasse, j'acceptai l'offre d'un cœur et d'une main qui me fut faite par un charmant homme rempli d'esprit et de science. Nous nous entendîmes parfaitement : je lui plaisais beaucoup, moi je m'ennuyais beaucoup, et il ne me déplaisait pas ; ainsi nous arrangeâmes nos affaires et résolûmes de partir à l'étranger. Sur ces entrefaites, le croirais-tu ? qui vois-je arriver chez moi dans mon hôtel ? John, qui ne pouvait rester plus longtemps sans me voir et venait passer un mois avec son adorée. Hélas ! c'était trop tard. Je lui dis mon engagement, je refusai de retourner

en Angleterre avec lui. Pris d'un accès de jalousie incroyable, il insulta mon nouvel ami et un duel aurait infailliblement suivi, si je ne lui eusse signifié de partir, que je refusais sa proposition tardive ; après plusieurs jours durant lesquels je tâchai de le pacifier, je l'accompagnai à la gare, il me quitta en pleurant et je ne le revis plus.

Que veux-tu? je l'aimais encore, mais l'estime, le respect étaient morts. Chère Clémence, je n'étais pas née pour ce chaos d'émotions, mon cœur a aimé une fois, et jamais n'a pu aimer une seconde fois égale à la première. C'est encore un feu couvert qu'une étincelle enflammerait, et, si je le voyais, je ressentirais, quoique tris-

tement, le même élan d'affection que je ressentais autrefois.

J'ai appris par un ami commun qu'il mène une vie fort triste, on le voit toujours seul errant dans les lieux parcourus ensemble, sans doute demandant aux échos de lui redire les doux serments que nous faisions et regardant au fond de son cœur mon image, qui, j'en suis persuadée, y vivra éternellement. Ses amis lui ont proposé plusieurs jeunes filles accomplies, il a refusé de les voir, et, pressé de dire la cause de ce refus : Hélas ! dit-il, ce n'est pas elle et nulle autre ne remplira jamais le vide que son absence a creusé dans mon cœur.

Je lui pardonne, maintenant, sa cruelle faiblesse, et je le plains sincèrement, sans

pouvoir le soulager. La vie pour lui est un lourd fardeau, une maladie que le sommeil adoucit et que la mort guérira.

Là où je ne voulais pas aller je suis allée.

Après le départ de John, mon nouveau prétendu et moi nous partîmes en Russie, où nous devions nous marier. Arrivés au but de notre voyage, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque cet ami me déclara qu'il ne pouvait m'épouser, attendu qu'il était marié et séparé de sa femme depuis nombre d'années. Quelles angoisses j'éprouvai, ma chère Clémence, à une telle nouvelle ; j'étais marquée par le destin, je devais tomber et je tombai : encore un mariage sanctifié par un serment fait sous la voûte du ciel, en présence de la lune et des étoiles.

Décidément j'étais née pour obéir à la nature et, malgré toutes mes résolutions, tous mes combats, cette maîtresse absolue de moi-même a vaincu ma résistance et j'ai dû fléchir, me soumettre à sa volonté et obéir. Que veux-tu ? je suis venue à ne plus le regretter, mes remords sont éteints.

Ce n'est pas moral, mais c'est pourtant vrai !...

Que voulais-tu que je fisse? Tu vois, tout m'a poussée à vivre de cette existence équivoque, qui n'est pas toujours sans mérite, puisqu'on peut y faire le bien.

Cependant j'en souffre encore quelquefois de cette position que j'ai acceptée, mais je n'ai pas eu de choix, et c'est la meilleure

que j'aie rencontrée, car j'y suis fort heureuse, aimée, considérée mieux qu'en toute autre circonstance, et le sort que le destin m'a préparé ne me fait plus rougir, puisque je remplis le devoir d'une épouse véritable,et mon ami bénit chaque jour l'étoile qui l'a guidé vers moi.

Nous voyageons beaucoup, ce qui me plaît infiniment. J'ai visité tous les pays de l'Europe et j'en parle toutes les langues. Lorsque nous n'aurons plus la force de courir les grands chemins et les petits chemins, eh bien! nous nous réfugierons dans une ravissante petite ferme, une réelle bonbonnière, un véritable nid de tourtereaux fatigués, tout entouré de feuillage et de fleurs, que nous nous sommes plu à

préparer pour y terminer nos vieux jours. Espérons que nous partirons ensemble !

Voilà, Clémence, un récit fort abrégé de la vie bien orageuse que ton amie a conduite depuis notre séparation. Qu'en penses-tu?

# TERREUR

# TERREUR

Je te dirai, mon cher, ce qui est arrivé au vieux Rodolphe, que nous connaissons tous, lorsqu'il était encore jeune. Marié à vingt-deux ans à une jeune et fort jolie fille de seize ans, il se trouva le plus heureux des hommes pendant les premières vingt années de son union avec cette personne charmante et accomplie, qui lui

donna pour gage de son amour une belle petite fille. Quelle joie! quelle source inépuisable de jouissances ineffables pendant son enfance! quel bonheur ininterrompu ses parents éprouvèrent, lorsque sous leurs yeux ils la virent croître et embellir! Quels soins ils prirent pour former ce cœur si tendre, et orner cet esprit si délicat! Un père et une mère seuls peuvent se l'imaginer. Enfin, Blanche, à seize ans, était vraiment une petite perfection de beauté, de grâce, de candeur et de talents. Le père et la mère étaient dans le ravissement et quelles bénédictions du ciel n'appelèrent-ils pas sur la tête de cette enfant chérie!

Le bonheur certes était bien au foyer et

que pouvait donc souhaiter Rodolphe qui, comme père et comme époux, possédait deux trésors incomparables, qui faisaient son orgueil et l'envie de tous! Hélas! le bonheur lui pesait, il voulut connaître ce qu'il ignorait, et il l'apprit à ses dépens.

Il paraît que certains hommes se rassasient plus facilement du bonheur que de la honte dont souvent ils jouissent sans remords, mais que pourtant un reste de pudeur ne leur permet pas d'avouer hautement.

Toi, impulsion mourante de pudeur, tu es le souffle de cette fleur de jeunesse que l'homme puise au sein de sa mère et que plus tard il répand dans la coupe de son premier et pur amour.

La folie, l'ivresse la troublent cette coupe enchanteresse, la fleur s'y flétrit, y périt, le parfum s'évapore, et les cendres seules la remplissent; puis un jour, une main délicate, bien délicate, ou bien violente, vient à passer sur ces cendres encore chaudes et, par son doux contact, les rallume; alors de nouveau elles brûlent de ce feu pur et brillant d'autrefois, et le cœur, qui était presque corrompu par le vice, se purifie à cette chaleur bienfaisante et renaît à la clarté des douces émotions qu'il croyait à jamais éteintes.

Rodolphe, entraîné par l'appât de la nouveauté, se lança dans les intrigues et, comme il voulait varier ses plaisirs, il trouva une complaisante qui se chargea d

cette triste besogne, avec laquelle se tissait honteusement sa bien triste vie. Cette femme, fort rusée et grande comédienne, lui promit de le satisfaire. Aussitôt elle se mit en quête, s'habilla modestement, joua la dévote, la dame de charité, fréquenta les églises et devint l'objet du respect et de l'admiration de toute sa paroisse, le clergé même y fut trompé.

C'était difficile de mettre la main sur une colombe telle que la voulait Rodolphe. Un jour pourtant, à vèpres, elle découvrit à l'église, agenouillée à l'autel de la Madone, une adorable jeune fille. Ah! dit-elle, voilà la pie au nid trouvée, je la tiens, et comme un serpent couva la pauvrette, l'enserra, et

la marqua pour être la victime tant convoitée.

Cette femme, indigne de ce nom, joua si bien son rôle pendant un mois auprès de cette innocente créature, qu'elle parvint à la captiver par ses manières honnêtes et sa piété. Le difficile était de l'attirer chez elle. Quel prétexte prendre ? L'occasion se présenta. Un jour de fête, la jeune fille vint à l'église, vêtue d'une jolie robe neuve bleu ciel. La femme y répandit sournoisement un liquide, tacha la robe, puis, ayant prévenu la petite du malheur qui arrivait à son vêtement, celle-ci se troubla, et dit qu'elle n'oserait jamais rentrer ainsi chez sa mère, qui la gronderait sans doute de

son peu de soin. Alors la dame charitable l'engagea à aller chez elle, où le nettoyage se ferait promptement avant que sa mère ne pût s'apercevoir de son retard. D'ailleurs, sa domestique dirait que la jeune fille s'était attardée à quelque cérémonie religieuse, et reviendrait la chercher. L'ingénue enfant consentit à ce petit manége, et accompagna cette bonne dame chez elle. Arrivée à son but, cette horrible mégère, ayant déshabillé la petite, la laissa seule dans une chambre, emportant sa robe pour soi-disant la détacher, puis fit prévenir Rodolphe, qui arriva aussitôt, rayonnant, tremblant de joie, et charmé de la promptitude avec laquelle on avait servi son désir.

— Entrez, entrez, lui dit la femme, vous serez émerveillé ; c'est l'innocence même, une beauté ravissante, une créature faite de lis et de roses.

Il approche de la chambre qui renfermait tant de merveilles, il touche la porte, son cœur bat, il chancelle, sa main est sur le bouton, il ouvre, il entre, il s'avance, il va se précipiter sur celle qu'il veut posséder...Ciel ! que voit-il?... Blanche, sa fille, son enfant, l'enfant de son sang, l'enfant de son pur et premier amour ! ! !... Il reste pâle, immobile, anéanti !...

— Ah ! c'est toi, petit père, tu viens me chercher ? Tu la connais donc aussi, toi, cette dame ? Elle t'a dit que j'étais ici ? Elle st si bonne, si charitable ! J'avais taché

ma belle robe neuve, et, pour éviter que je ne sois grondée, elle m'a conduite chez elle pour la détacher. Tu la remercieras, père; elle va revenir m'habiller, et nous partirons ensemble, n'est-ce pas, père chéri?

Hélas! le père n'écoutait point le babil de son enfant, il n'entendait rien, ne voyait rien! la foudre du ciel tombée à ses pieds ne lui eût pas causé plus d'effroi que cette apparition! Enfin, revenu à lui et à la réalité de sa position, ce père, rempli d'épouvante, saisit sa fille dans ses bras telle qu'elle était, la serra convulsivement sur sa poitrine, sortit comme un fou de cette maison maudite et reconduisit Blanche à sa mère. Là, l'époux, plein de remords,

fit à sa femme un aveu sincère de son erreur et du résultat terrible qui en fut la suite.

L'épouse aimante, et reconnaissante de la préservation miraculeuse de sa Blanche, pardonna, et Rodolphe jura de ne plus abandonner le foyer de délices que le sort, si généreux envers lui, s'était plu à lui préparer. Il tint son serment et fut toujours heureux.

Lorsque cet homme, qui avait été si coupable, voyait quelque ami s'éloigner de son bonheur certain, il lui contait, sous des noms supposés, la douloureuse histoire qui un moment avait assombri son existence, et l'exhortait à profiter de cet exemple salutaire pour ne pas tomber aussi

dans des excès bien coupables dont plus tard le souvenir seul vous fait rougir de honte et de regret.

Chaque jour, en pensant au danger qu'elle avait couru, Rodolphe regardait sa fille, et frémissait à l'idée qu'un autre homme aurait pu à tout jamais flétrir cette fleur à peine éclose, et bénissait le ciel qui, dans sa miséricorde, avait choisi le père coupable pour sauver son enfant.

Depuis ce temps, Rodolphe ne s'est jamais éloigné de ses devoirs d'époux et de père, et il s'en est toujours bien réjoui, car là est le véritable bonheur, l'amour inaltérable et le dévouement sans bornes.

Ces deux époux, en reconnaissance de la protection divine accordée à leur enfant,

ont fondé une maison de refuge et de travail pour les jeunes filles sans famille, et cet établissement pieux, dont Blanche est la patronnesse, a sauvé bien des victimes.

Hommes qui lirez ceci, souvenez-vous que le désordre qui survient dans votre foyer est le plus souvent causé par votre abandon.

Restez fidèles à vos serments, à vos devoirs d'époux et de pères, le bonheur, la paix habiteront chez vous.

Éloignez-vous de ce sanctuaire formé d'émotions si douces et si pures, hélas! un ami, le plus aimé peut-être, viendra le bouleverser, il sera là tout prêt à consoler votre épouse, dont la force, tant inférieure à la vôtre, pourra bien être terrassée, et

son âme, flétrie à cause de vous qui deviez la protéger, la chérir, apprendra bientôt à vous maudire.

# HIDEUSES RENCONTRES

# HIDÉUSES

# RENCONTRES

---

Les hommes sont véritablement de tristes animaux et surtout de bien orgueilleux personnages. Tout doit leur céder, tout doit plier devant leur volonté suprême. La femme est faite pour obéir; ils ont la conviction bien fausse, hélas! de leur vaste

supériorité sur nous autres femmes, et croient, prétendent même qu'ils n'ont qu'à paraître pour vaincre. Chacun d'eux est un magnifique pacha dont le désir exprimé par un simple coup de mouchoir sera une loi irrécusable. Je veux, cela doit être. Ils condescendent à faire un choix, et bienheureuse doit se trouver la malheureuse qu'ils ont remarquée.

Quelle absurdité est la leur! s'ils savaient quel profond mépris souvent ils nous inspirent, les pauvres grands enfants qui nous considèrent comme des jouets créés tout exprès pour satisfaire leur plaisir et assouvir à leur souhait leurs honteux et incessants appétits. Réellement ce sont des brutes, ces charmants messieurs.

J'en ai rencontré de bien étranges dans le cours de ma vie, et j'espère que tous ne sont pas semblables à ceux-là, qui ne m'ont certes offert aucun agrément ni inspiré aucune sympathie, tant il y avait d'égoïsme dans leur cœur et d'exigence dans leurs prétentions. C'était une étude comme une autre, et je l'ai faite, persuadée qu'avec mes idées d'indépendance jamais aucun d'entre eux n'aura le pouvoir de m'enchaîner.

C'est une série courte des choses les plus ridicules, mais peu importe, je les dirai, pour leur faire voir à ces amours d'hommes qu'on peut se moquer d'eux aussi, et rire à cœur-joie de leur aveugle fatuité.

Je rencontrai un bel homme, grand, fort, qui avait de beaux yeux bruns, une magnifique barbe noire.

Il me dit : — Vous serez à moi quand je voudrai.

— Essayez, lui dis-je, et je lui fis voir le contraire. C'était un fat!

Un second, grand, maigre, spirituel pourtant, voulut m'emmener à la campagne, et, sûr de son fait, prépara tout pour le départ, mais il ne trouva point son héroïne disposée à le suivre. C'était un impudent!

Un troisième, petit, qui avait une figure toute rouge, un nez ignoble, mais fort riche, me proposa de promener solitairement avec lui au clair de la lune : Mettez un voile bien épais pour qu'on ne vous reconnaisse

pas. Il était prudent celui-là, mais je refusai son tête-à-tête, son voile et la mention dans son testament. C'était un présomptueux !

Un quatrième, bel homme, blond, tournure distinguée, me visitant, trouva fort étrange de me voir toute de glace et me quitta en maugréant ; il prétendait qu'une femme se donnât à lui sans penser, juste sur l'impulsion du moment, à sa vue, comme si l'amour poussait à la minute comme un champignon. C'était un conquérant !

Un cinquième, joli garçon, triste, mélancolique, intéressant enfin, me demanda d'être son amie, à la condition que je ne serais pas jalouse d'une femme morte qu'il adorait toujours et dont j'aurais dû en sa

compagnie visiter chaque jour la tombe. C'était outre mesure exigeant!

Un sixième, grand, brun, courroucé d'avoir été plante là par une femme qui lui avait laissé pour souvenir le fruit de ses entrailles, en débitait de belles contre ce cœur maternel, et pensait que, par charité et par amour, je consentirais à élever son noble rejeton. C'était un audacieux!

Un septième, un Turc, s'exprima ainsi : Venez, jolie, charmante Française, venez chez moi, dans mon harem, vous serez ma sultane favorite, vous régnerez sur mon cœur et sur mes autres femmes. Ceci ne me tenta guère ; je préférai rester Occidentale.

Un huitième, qui dit : Vous me plaisez, je

dois vous plaire, donc faisons l'affaire. Et de ceux-là il y en a bon nombre et qui déplaisent infiniment. Quel front! quelle confiance! c'est incroyable.

Un neuvième, vêtu d'un grand manteau à l'espagnol, me pria de promener le soir en voiture dans la campagne. J'y allai, il avait de l'esprit. S'apercevant que je n'étais en aucune façon disposée à faire des folies, il me moralisa, et prit la peine de m'apprendre comment il fallait éviter les piéges toujours tendus sous les pieds de la femme. Dans son trouble et dans le feu de son éloquente charité, son cigare mit le feu à la voiture, et je craignis un instant pour notre vie ; mais moi-même, armée, de pied en cap de mon sang-froid inaltérable, de mes

mains j'éteignis le feu, et nous entrâmes en ville tout entiers, cheval, cocher voiture et nous deux. Nous répétâmes plusieurs fois notre promenade pendant laquelle lui continua sa morale, moi mes sourires approbateurs. C'était gentil, j'aimais ça. C'était un sage.

Un dixième, celui-là était un bon enfant, d'âge fort raisonnable et qui avait une étrange manie ; il ne demandait qu'une chose, c'était qu'on lui dît des sottises, positivement des gros mots, fort gros même ; le catéchisme poissard n'aurait pas été hors de propos, et, malheureusement pour lui, je n'ai jamais pu prononcer de mots plus affreux que stupide ou bête. C'était canaille !

Un onzième, un Espagnol très-beau, voulant toujours entendre chanter des bêtises et des sottises raisonnables. Je ne pouvais le satisfaire, n'ayant jamais su d'autre gaudriole que le *Roi Dagobert;* ma Muse est au sentiment. C'était un drôle de goût!

Un douzième, un grand jeune bêta, qui rougissait en se frottant le visage, me regardant de ses yeux brillants et mouillés, et disant : « C'est drôle! je n'ai jamais éprouvé devant une femme telles sensations que j'éprouve actuellement auprès de vous. » Et moi de rire et de lui tourner le dos. C'était un niais!

Un treizième, jeune Italien, fort gracieux, voulant me persuader que la na-

ture avait fait les hommes célibataires pour approcher les femmes célibataires ; que cette loi de la nature était bien supérieure et antérieure à la loi créée par la société vicieuse. Cette manière d'envisager la chose ne me sourit guère ; je n'étais pas assez passionnée pour la nature, et je refusai d'obéir à sa loi. C'était un profond !

Un quatorzième voulait me faire jurer à l'autel que je n'aimerais jamais que lui, et imaginez qu'il était laid à faire peur. Quelle farce ! Je n'en avais nullement la pensée. C'était un ambitieux.

Un quinzième, un Mormon, levant les yeux au ciel, me soupira : Oh ! naviguons sur le lac salé.

Un seizième. Me promenant à la cam-

pagne avec un aimable jeune homme, un orage nous surprit ; les éclairs, le tonnerre, la grêle, nous obligèrent à entrer dans un hôtel. D'abord j'ai très-peur du tonnerre ; l'éclair me ferait fourrer dans un trou de souris. Bref, nous pénétrâmes dans un joli salon ; on nous servit à dîner, et le temps passait agréablement sous la chaleur suffocante de l'atmosphère orageuse, lorsque tout à coup mon jeune ami se précipite à mes genoux, me baise les mains, et, d'un air tout passionné, me dit : « Le temps est à l'orage, l'horizon est en feu ; chaque femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime : passons dans la chambre à coucher. » Je partis d'un harmonieux éclat de rire qui le ramena à la raison, et je lui

dis que, le temps s'éclaircissant, nous pouvions continuer notre promenade. Il ne comprenait pas, disait-il, que je fusse de glace, lorsque lui était si brûlant. Hélas! son feu ne m'alluma point! C'était un volcan!

Un dix-septième me dit : Votre regard m'électrise, venez avec moi, je ne puis me passer de vous. En vérité, ses paroles ne me charmèrent nullement.

Un dix-huitième. C'était un charmant capitaine qui m'avait assidûment accompagnée dans des promenades, qui m'avait offert de jolis bouquets de fleurs, et dont la conversation m'avait été agréable. Mais voilà-t-il pas qu'un beau jour il me fait une déclaration en forme, préten-

dant que, l'ayant encouragé dans son amour et ayant attisé le feu de ses sens, je dois consentir à tous ses désirs. Je vous demande un peu si, parce que j'ai été aimable et gracieuse, je dois répondre de ses sensations folles, de ses émotions trop tendres, et me soumettre à la loi de Cupidon, moi qui n'ai rien éprouvé que de l'agrément ? Alors je le remerciai de sa société. On ne pourra bientôt plus parler à un homme sans qu'il s'imagine qu'on est amoureuse-folle de lui. C'était un présomptueux.

Un dix-neuvième m'aborde en me disant : Mon ange, je vous adore ! Notez bien que c'était la première fois qu'il me voyait, et il m'élevait au ciel. Je le repous-

sai selon son mérite. Alors, furieux, il me fit descendre aussitôt sur terre, et dit : Pourquoi ne voulez-vous pas de moi aussi bien que d'autres? L'ange avait bruni, et il paraît que son apparence était devenue un tant soit peu douteuse. C'est égal, franchement, c'était malhonnête.

D'autres m'ont dit : Soyez à moi, je le veux et, si vous n'y consentez, je dirai partout que je vous ai possédée. Quelle menace foudroyante! Ciel! elle ne m'émut guère. Allez, allez, comme un chat enragé, crier par-dessus les toits que vous m'avez eue, nul ne vous croira, et chacun vous appellera lâche.

Tant d'autres qui obsèdent par leurs regards et leurs paroles remplies de vide;

ceux-là ont un air si piteux qu'on en rit. C'est tout l'effet que leur charme produit.

Il y en a qui prétendent, et je vous le certifie, puisque je l'ai entendu dire, de mes propres oreilles, qu'au seul contact de leur main, à un coup d'œil dont ils l'enveloppent, à un mot soupiré près d'elle en effleurant son épaule si blanche, son cou si souple, une femme doit tomber, se pâmer, s'évanouir et s'écrier : O mon amour, je t'aime, je t'adore, je suis toute à toi! En voilà une présomption inouïe, plus qu'inouïe, et pensez que toutes ces intolérables sensations, puisqu'on y succombe, doivent être ressenties à première vue, sans voir l'individu même, puisqu'on s'évanouit tout de suite,

on perd connaissance de soi-même, on se livre sans combat, et on se réveille dans l'oubli.

Mais c'est effrayant, la perspective de ce souffle charmeur et électrique. Comprenez-vous dans quel embarras il mettrait une femme, si ce souffle la caressait, justement au théâtre, au bal, par exemple! Quel tableau! Il faudrait vite courir chercher un magnétiseur pour la désensorceler, et si on n'en trouvait pas! pensez donc à tout ce fracas occasionné seulement par une légère brise de votre douce haleine! Messieurs, vous conviendrez que c'est impossible, et vous avez dit une grosse, grosse, bien grosse sottise, et rougissez-en si vous pouvez.

Eh bien, mes chers, vous êtes dans l'erreur, cela ne se pratique pas ainsi, à moins que ce ne soit une comédie jouée, ou pour vous faire plaisir si on vous aime assez pour s'abandonner ainsi. Détrompez-vous donc, et tâchez d'avoir de vous-mêmes une appréciation plus juste.

Non, non, mes beaux Adonis, la femme, tant mal que vous la croyez, ne s'abandonne pas ainsi, et, toute faible qu'elle soit, ne se livre pas sans résistance, même à l'homme de son cœur. Il y a en elle une pudeur innée qui ne la quittera jamais, et, si parfois cette pudeur est voilée, presque morte, par la suite de toutes sortes de circonstances malheureuses, croyez bien qu'elle existe toujours, et que si peu lui

faudrait, hélas! pour renaître et briller à l'ombre comme au temps de son innocence.

Voilà un échantillon de perversités qui n'est pas brillant, mais il ne faut pas s'imaginer que la généralité des hommes en font partie; ce serait malheureux pour eux-mêmes, malheureux pour nous aussi. Dans mon étude, je crois fermement que le hasard, pour me punir de mon audacieuse imprudence, m'a fait mettre la main sur la pire espèce de ceux qui se réputent nos supérieurs en esprit, en science, en morale, en générosité, etc., etc., etc., en tout enfin. Je suis sortie victorieuse de leur malice, mais je ne conseille à nulle autre de courir la chance d'un essai qui peut-

être pourrait être fatal. J'ai été protégée dans un jeu où toute autre risquerait de perdre la partie, et ne sortirait du combat qu'avec une blessure profonde et sans doute incurable.

Je suis persuadée que l'homme ne se décide à ouvrir la porte de son cœur et à en laisser échapper tous les trésors cachés que lorsqu'il a essuyé quelque affreux désastre, ou éprouvé quelque violente déception, survenue dans quelques-unes de ses convoitises, soit amoureuses, soit sociales. A cette époque critique de sa vie, l'homme, si plein de lui-même, fatigué, épuisé de la lutte, s'abandonne, et choisit une femme, non pour s'en faire un voile afin de cacher ses pleurs de rage ou

ses sueurs de honte, mais bien pour s'en faire un reposoir qui puisse soulager ses douleurs passées et soutenir ses efforts à venir. Eh bien ! il la trouve, cette créature douce, aimante et dévouée, qui oublie le passé, jouit du présent et sourit au futur. C'est alors que l'homme est bien heureux et qu'il regrette de ne pas avoir commencé sa vie comme il la termine. Hélas ! même souvent il n'est pas aimable et se ressent de ses fougues anciennes, que calme aussitôt le doux regard de sa compagne.

Voilà le malheur, pauvre femme, tu aimes avec ton cœur avant d'aimer avec tes sens, et c'est pourquoi tu souffres tant, tu souffres toujours. Toi, homme, tes sens seuls parlent ; ton cœur n'a rien à voir dans tes af-

faires d'amour; c'est ta nature, dis-tu : « Je suis fait comme ça, je suis fait pour ça, » et voilà-t-il pas que, pour raison de nature, sottement tu te compares au coq entouré de neuf poules. Un volatile! En effet, tu voltiges, mon cher; mais il y a la différence de toi à ce charmant poulet, que lui est fidèle et passionné pour toutes ses neuf poules, tandis que toi, malheureux pigeon, tu vas, tu viens de celle-ci à celle-là, et tu changes d'amour plus souvent que de chemise. Aussi es-tu comme un corps sans âme; tu ne sais parfois que devenir; le désœuvrement s'empare de ton être, qui ne s'attache à nulle, et, comme un papillon qui se pose sur chaque fleur dans son chemin pour y boire le suc, toi,

tu t'arrêtes à chaque femme que tu rencontres, mais sans pouvoir y puiser le doux nectar que tes lèvres impies osent y chercher.

Voyons, franchement, quelles sont les nombreuses séductions que vous avez pour prétendre à la main et à l'amour d'une jeune fille, belle, innocente et pure? car c'est belle, innocente et pure qu'il vous la faut. Vous lui apportez et mettez à ses pieds une âme affaiblie, un esprit blasé, un cœur flétri, un corps usé, une fortune ruinée! Vous croyez-vous bien séduisant, armé de la sorte, et orné de ces blasons magnifiquement honteux? Et lorsque, par une chance des plus inouïes, vous avez l'insigne bonheur d'attendrir, de toucher le cœur de cette enfant, qui croit vous ai-

mer avec la même foi que la vôtre, au lieu de vous arracher tous ces tristes linceuls qui vous attachent à qui? à quoi? eh bien! non, vous les traînez souvent à la couche nuptiale, et ensuite vous les reportez de nouveau là où vous les avez tissés. Votre épouse, alors froissée dans ses plus chères espérances, ouvre les yeux, et vous voit tel que vous êtes, cherche dans son cœur, et n'y trouve pas plus votre image qu'elle ne trouve dans sa maison votre personne toujours absente. Alors que faire? Cette pureté, cette innocence se changent en haine, en vengeance, et, de son côté, elle suit votre exemple, elle papillonne, et, plus heureuse que vous, trouve un cœur qui bat à l'unisson du sien. Vous ne l'oc-

cupez plus, un autre vous remplace, de même que tant d'autres près de vous la remplacent, et voilà, par votre faute, le bonheur devenu malheur irréparable.

Aussi, ma foi! bien fait-elle, celle qui a le courage et l'occasion de nous venger toutes en se vengeant elle-même. Ah! méchant homme! tu as pris mon cœur, je séduirai cent cœurs; tu as subjugué mes sens, j'aurai cent hommes qui désireront m'obtenir; tu as torturé mon esprit, je torturerai cent esprits; tu as pris ma fortune, je ruinerai cent fortunes!

Notez bien que c'est votre conduite qui inspire ces sentiments. Ah! si vous saviez vraiment, si vous vouliez sérieusement penser à la douleur poignante, à la mortelle

déchirure que, par votre abandon, vous faites au cœur de la femme qui réellement vous aime, je crois encore assez à la bonté ou à la générosité qui vous sont données en partage en naissant pour imaginer que vous y regarderiez à deux fois avant d'agir aussi cruellement que la plupart d'entre vous le font.

Méditez un retour sur vous-même, regardez votre conduite avec effroi, revenez à cette douce compagne que le ciel vous donne, aimez-la comme elle le mérite, et elle vous chérira, elle, plus que peut-être vous ne le mériterez.

Ne vous fâchez pas, mes beaux,
Car, malgré tous vos défauts,
Les femmes toujours vous aiment,
Et pour vous vivront quand même.

# VENGEANCE

# VENGEANCE

---

Rose, à dix-huit ans, n'était pas une beauté parfaite, mais sa physionomie était fort piquante et fort agréable. La souplesse de ses mouvements si gracieux faisait deviner l'harmonie des proportions et de l'élégance de ses formes. Son visage, un peu hâlé par le grand air et le soleil, était

pourtant adouci par l'éclat de deux grands yeux noirs dont l'expression rendait pensif; ses cheveux noirs, longs et abondants, encadraient modestement son visage, dont l'ovale était si pur, et couvraient un peu son front haut, miroir d'esprit et d'intelligence ; sa bouche fraîche montrait, en souriant, deux rangées de petites dents blanches régulièrement plantées. Son nez, quelque peu retroussé, lui donnait un petit air mutin irrésistible, et la jupe, qu'elle portait un peu courte, commettait l'indiscrétion toute coquette de découvrir deux jambes bien faites, supportées, par deux bijoux de pieds mignons. Chacun l'admirait, tous la respectaient et n'auraient osé toucher sa petite main.

Cette charmante fille était très-gaie et aimait à s'amuser, mais cette disposition de caractère n'altérait en rien son affection pour ses parents, ni son assiduité au travail; non, elle était bonne fille, laborieuse, honnête et charitable envers les pauvres. Malgré toutes ces qualités si précieuses, Rose avait un terrible défaut, c'était l'ambition qui la poussait à vouloir primer sur toutes les autres jeunes filles ses compagnes; aussi était-elle toujours habillée avec recherche et portait-elle des bijoux, chose que tout le monde critiquait, les uns par envie qui n'en possédaient pas, les autres trop avares pour en acheter à leurs filles.

La coquetterie de Rose ne déplaisait

pourtant pas à tous, et les jeunes gens du village d'A. en étaient bien émus et tâchaient de rivaliser avec elle, afin d'obtenir un regard de cette jeune beauté, à qui chacun d'eux désirait de plaire ; car, fille unique et héritière d'une vertueuse famille de campagnards qui possédait une gentille maisonnette entourée d'un bon jardin potager et de plusieurs champs où broutaient quelques bêtes à cornes et caquetaient quelques volailles, Rose était un excellent parti dont le plus grand de l'endroit aurait voulu faire le sien.

La famille de Rôse, que nous appellerons P., se composait de trois individus qui eux-mêmes cultivaient les terrains et soignaient l'intérieur de la maison : c'étaient

le père, la mère et un grand et fort garçon de trente-six ans, bien laborieux et justement apprécié par ses maîtres, qu'il servait depuis longtemps, et qu'il aimait d'une affection toute dévouée. Aussi chérissait-il sa petite Rose, qu'il avait vue naître, et qu'il avait, pour ainsi dire, élevée ; qu'il faisait rire et dont il apaisait les pleurs. C'était lui, plus tard, qui la promenait, c'était lui qui lui avait appris à monter à cheval et à guider le chariot, lui qui la conduisait aux fêtes et aux foires voisines, la ramenant chez ses parents, toute joyeuse et chargée de jouets ; enfin c'était sa petite fille aussi à lui, ce bon et fidèle serviteur, et Rose avait pour son brave Jean une affection toute filiale et une confiance sans bornes.

La lecture était son passe-temps favori; aussi, lorsque Jean allait à la ville, il rapportait quelque livre à sa jeune maîtresse. Malheureusement, le pauvre garçon n'était pas toujours heureux dans son choix, et souvent il lui mettait entre les mains une dose bien forte et bien dangereuse de principes et de morale capables de corrompre son cœur et d'exalter son imagination par la peinture de mœurs toutes contraires à sa vie si simple de campagnarde; et la petite, trop souvent, au lieu de travailler, restait rêveuse, et se mettait à désirer voir ce Paris que les romanciers décrivent comme étant un lieu de délices, et qui n'est, hélas! le plus souvent, qu'un lieu de perdition pour une âme

confiante, un cœur pur et un esprit simple.

Les parents de Rose étaient âgés et aimaient leur vie retirée : alors c'était Jean qui la conduisait au bal du village, et, comme elle aimait beaucoup la danse, elle ne manquait pas de danseurs. Jean était là; tout son plaisir était de voir combien sa maîtresse était recherchée et en tout supérieure aux autres filles ses rivales.

Ce fut à un bal champêtre donné à N. que parut un grand jeune homme de vingt-trois ans. Sa démarche hardie et plus élégante que celle des autres garçons, ses cheveux noirs, négligemment rejetés en arrière, ses yeux pleins de feu, son parler doux, firent une profonde impression sur l'assemblée curieuse, qui demanda qui il était, et

chacune des jeunes villageoises aurait voulu être invitée par lui; mais bientôt on s'aperçut que toutes ses attentions étaient dirigées vers Rose, qui, flattée de la préférence, en rougissait d'orgueil.

Aux fêtes suivantes, les deux jeunes gens se rencontrèrent, et la sympathie qui s'établit entre eux n'offrait plus aucun doute sur le sentiment qui les attirait l'un vers l'autre. Joseph était orphelin; il avait assez de fortune pour se donner le loisir de faire le dandy campagnard. Son oncle et son tuteur, chez qui il demeurait, était un abbé du village de N., près de celui où restait la famille P.

Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, Joseph était resté dans un modeste pensionnat, à

Paris, où il avait fait des études fort restreintes, mais, en échange, il avait lu beaucoup de romans, que ses compagnons lui apportaient à l'occasion de leur sortie du dimanche; aussi avait-il toujours à la bouche Alex. Dumas, About, Sand, Hugo, etc., et se vantait-il hautement de connaître les traductions de *Daphné et Chloé*, d'*Ero et Léandre*, ouvrages tout à fait ignorés au village, et qui lui donnaient un air de savant. Il tranchait sur tout, parlait de Paris, ses boulevards, ses quais, ses galeries, ses monuments, comme s'il y avait toujours vécu, et qu'il n'avait aperçus, pauvre garçon, qu'en y passant dans ses promenades de récréation du jeudi.

Il était gonflé d'orgueil, voulait être le

coq du village, et, en effet, les jeunes garçons et les jeunes filles l'écoutaient, bouche béante, pérorer à sa façon, et étaient fiers qu'il daignât remarquer l'un d'eux ou s'adresser à lui pour un renseignement quelconque, déférence qui flattait son pédantisme, qui le portait toujours à raconter comme faits personnels des faits qu'il avait lus et des actions qu'il prétendait vouloir exécuter.

Quand son oncle apprenait toutes ces fanfaronnades, M. Joseph s'en ressentait aux épaules, car celui-ci n'épargnait rien pour le corriger, ce qui l'amoindrissait pour quelque temps dans sa propre estime, mais son orgueil inné en prenait le dessus, et, ma foi! chassez le naturel, il revient au

galop, Joseph recommençait de plus belle toutes ses manœuvres, qui éblouissaient les simples et plus ignorants que lui.

La sympathie de Joseph et de Rose ne passa pas inaperçue aux yeux de Jean, qui n'y vit rien de mal ; au contraire, il était tout naturel que deux jeunes gens, beaux, bien faits et riches, se prissent d'amour l'un pour l'autre et pensassent à s'unir ; donc il y prêta la main, prépara les rendez-vous des deux amants, et devint le confident discret de ces deux cœurs épris, dont son dévouement rêvait le bonheur.

On jasa dans le village d'A., et la nouvelle de ces rencontres journalières vint à la connaissance des parents de Rose et de l'oncle de Joseph. Les deux amants furent

réprimandés, chacun de son côté, mais enfin les partis tombèrent d'accord, et il fut décidé que les jeunes gens s'épouseraient, et, de ce moment, ils furent considérés comme étant fiancés, ce qui les autorisa à se voir encore plus souvent. On causa, on babilla, et les cancans roulèrent dru sur ces deux enfants dont l'union arrêtée était, au dire des autres garçons et filles, un acte de mépris pour chacun d'eux.

Ceci était injuste, car enfin tout le monde ne plaît pas, chacun a son goût, sa sympathie, et heureux lorsqu'elle est isolée, que ce n'est pas comme notre bon roi Henri IV, qui les aimait toutes !

Rose et ses parents avaient dîné au presbytère, et l'abbé et Joseph s'étaient assis à

la table de la famille P. Tout semblait donc sourire à leur prochaine union, et ils se félicitaient de voir arriver ce jour qui allait consacrer pour toujours l'affection qu'ils se portaient.

En attendant le jour tant désiré de leur mariage, Joseph était très-assidu à visiter sa fiancée, qui restait souvent seule à la maison, tandis que ses parents et Jean étaient occupés aux champs. Il était devenu meilleur et ne fréquentait aucune fête sans être en compagnie de Rose. Un jour que Rose travaillait dans l'intérieur de sa maison, Joseph survint, et ils se mirent à causer de leur future existence.

— Que je vais être heureux de t'avoir pour femme, ma chère Rose! Tu es si jolie,

si bonne! Que d'envieux je vais faire!

— Oh! mon Joseph, tu seras heureux! tout mon bonheur, à moi, sera le tien!

— Es-tu certaine, Rose, que tu m'aimes mieux que tout autre?

— En peux-tu douter? Ne t'ai-je pas choisi parmi tant d'autres qui me recherchaient?

— Rose, je suis jaloux; on te trouve belle, on t'admire.

— Pourvu que tu m'aimes, c'est tout ce que je désire.

— Mais, Rose, je ne te possède pas encore, et qui sait? un autre d'ici là peut venir, te plaire, t'adorer, et alors, moi, je serai oublié.

— Tu m'outrages par ces paroles, Jo-

seph ; je n'aime, je n'aimerai que toi ; tu doutes ! que faire donc pour te prouver mon amour ?

Et Rose pleurait. Joseph alors la saisit dans ses bras, la pressa sur son cœur en disant : « Sois à moi, » puis sécha ses larmes par un baiser qu'elle lui rendit !...

Revenue à la réalité de la faute où il l'avait entraînée, Rose, effrayée et honteuse, n'osa lever les yeux sur celui qu'elle aimait avec tant d'ardeur et pour qui elle venait de faire le sacrifice le plus grand qu'un amant puisse attendre de son amante. Lui la consolait, l'embrassait en lui disant :

— Ne te chagrine pas, petite, bientôt nous serons mariés ; personne ne connaîtra

le gage que j'ai pris pour m'assurer de ton amour, et tu n'auras rien à regretter d'avoir cédé aux instances du mien.

Enfin, aux douces paroles de son ami, une sorte de tranquillité et d'espoir rentra dans l'âme désolée de Rose, et elle lui dit :

— Oui, mon Joseph, tu as raison, l'abandon de moi-même, qui a, dis-tu, comblé tes vœux et anéanti tes doutes, je ne dois pas le pleurer, car je suis ta femme, ton épouse chérie, je t'aime, je t'adore, mais, en échange de ma faiblesse, hâtons notre mariage, et que ma vie désormais te soit toute dévouée.

— Oui, oui, Rose, je te le promets, et de ce pas je vais trouver mon oncle pour le prier de se rendre à mon désir le plus

ardent, qui est de t'épouser de suite.

Malgré toutes ces protestations, Rose, tourmentée jour et nuit par le regret de sa faute, s'attristait. Elle perdit sa gaieté, et son chagrin augmenta par l'absence réitérée de son ami, qui, sous un prétexte plus ou moins frivole, trouvait sans cesse une excuse pour ne pas aller la voir.

Sans connaître la cause de l'altération qui se produisait dans la santé de leur fille, ses parents s'en alarmèrent, et crurent de leur devoir d'aller solliciter l'abbé pour devancer l'époque fixée pour le mariage de leurs enfants; mais celui-ci trouvait sans cesse quelque bonne raison pour en différer la célébration, ce qui donna beaucoup à penser au père et à la mère, et ce

qui acheva de bouleverser l'esprit de Rose, qui aimait toujours Joseph, malgré ses mauvais procédés, et désirait ses visites, qu'il rendait de plus en plus rares.

Le bon Jean s'inquiéta de la tristesse de sa jeune maîtresse, qui vivait maintenant retirée, ayant renoncé à toutes ces courses et fêtes auxquelles autrefois elle prenait tant de part. Il se décida à aller trouver son amant pour lui demander compte d'une conduite aussi étrange et d'une absence si peu habituelle.

Un jour donc Jean partit à la recherche du bien-aimé et tant désiré de Rose. Ayant pris par le bois qui séparait les deux villages, il entendit chemin faisant parler et rire. Curieux de connaître ceux qui trou-

blaient le silence de cette solitude, il s'approcha avec précaution de l'endroit qu'il supposait être visité, et découvrit, à travers une éclaircie, un jeune homme et une jeune fille qui s'embrassaient et marchaient en se tenant par la main. Sa curiosité redoubla. Il avance sans bruit ; que voit-il, le pauvre homme ? il voit Joseph, le fiancé de Rose, accompagné de Caroline, à qui il jurait foi et amour.

Jean pensa éclater et arriver près d'eux pour confondre l'audacieux parjure, mais il se retint et les suivit pas à pas jusqu'à la lisière du bois, où les deux amants se séparèrent ; alors, courant à Joseph et lui étreignant le bras de sa main de fer, il lui dit :

— Joseph, que faisais-tu là à promener et badiner avec Caroline?

— Moi, ce que je faisais? eh bien! je m'amusais, moi, avec cette fille.

— Comment! tu t'amusais! et celle que tu délaisses à la maison, quel est donc le sentiment que tu entretiens pour elle?

— Ah! ma foi, elle m'ennuie; elle pleure et geint toujours; moi, je veux qu'on rie.

— Mais, malheureux, c'est ton absence qui l'attriste; viens la voir comme par le passé, et tu la retrouveras gaie et contente.

— Non, je n'irai pas; va la consoler toi-même si tu veux.

Jean, étonné d'un tel langage, eut le cœur brisé, et, tandis que, d'un revers de main,

il essuyait deux larmes brûlantes, de l'autre il saisit la main du traître en lui disant :

— Ecoute, Joseph, je t'ai vu avec Caroline, je t'ai vu l'embrasser, je t'ai entendu lui jurer amour comme tu l'as juré à Rose. Tu es un mauvais sujet, et je vais faire connaître tes honteux procédés à ton oncle ; tu as profité de mon indulgence pour tromper mon enfant ; si tu l'abandonnes, souviens-toi de mes paroles, c'est à moi, Joseph, à moi, tu entends, que tu auras affaire, et nous verrons comment tout cela se passera.

— Qu'est-ce que ça me fait, toutes tes menaces et toutes tes sensibleries, je m'en moque et ne te crains guère. Lâche-moi et finissons là.

Jean le quitta pour retourner vers la famille P., en ruminant les moyens qu'il devait employer pour empêcher une telle trahison et consoler Rose dans son abandon.

Caroline était une jeune fille de vingt-trois ans, assez gentillette; son père, qui était riche, mais fort avare, l'avait envoyée à Paris pour y apprendre le commerce des modes. Pendant son séjour dans cette grande ville, Caroline y avait dépouillé la paysanne et pris des manières toutes différentes de celles des filles de son village, ce qui la fit considérer en personne plus méritoire et remarquer par Joseph, qui lui-même était entiché des mœurs parisiennes.

La mort de son père l'avait rappelée au

pays,où elle dut prendre possession de son héritage,s'élevant environ à quarante mille francs.

Qui aurait pu supposer que le défunt possédait une telle fortune ! personne ! Vieux et avare, il l'avait amassée en s'imposant toutes sortes de privations, et la mort l'avait surpris avant d'avoir jamais joui de cet argent, son unique convoitise, qui l'avait poussé à se séparer de sa fille unique.

La chronique du pays faisait de tristes rapports sur la vie d'Antoine; on disait que, dans sa jeunesse, il avait subi quatorze mois d'emprisonnement pour vol de froment; plus tard, il fut mauvais mari et nul dans le pays ne voulait parler à un homme qui ne fréquentait pas l'église.

Caroline, s'étant vue riche, resta au pays, et sans s'attrister de son deuil, prenait plaisir à recevoir les attentions des jeunes gens et particulièrement de Joseph, que du reste elle provoqua de toutes manières.

Envieuse de Rose qui jouissait d'une grande considération au pays, elle s'était juré de lui enlever son amant, et à cet effet employa tous les moyens possibles de le charmer; elle commença par mettre de son côté l'oncle du jeune homme, en allant le visiter souvent et le chargeant de dire pour l'âme de son père des prières et des messes que la jeune héritière payait libéralement; elle sut enfin si bien les fasciner tous deux, qu'ils prirent la résolution d'abandonner Rose pour s'attacher Caroline, et sa for-

tune maniable qui n'était pas à dédaigner.

L'appât de cette fortune était donc le motif réel du retard du mariage de Rose avec Joseph; ce dernier, n'ayant pas encore atteint le degré voulu de perversité pour rompre ouvertement, n'avait pas le courage de l'abandonner, et prenait tous les prétextes les plus frivoles pour l'obliger elle-même à renoncer à lui.

Pauvre enfant! tandis qu'elle combattait entre les souffrances de son cœur qui aimait encore cet homme ingrat, et la presque certitude de son abandon, elle se sentit devenir mère. Quelle douce et douloureuse sensation n'éprouva-t-elle pas? Le père de l'enfant qui remuait ses entrailles semblait déjà ne plus le connaître, et elle

seule restait coupable de leur faute commune et en serait seule punie, seule! mais non, ce n'est pas assez, la petite créature qui viendrait à naître porterait le stigmate de l'infamie de son père.

Cependant, convaincue de sa maternité, elle étouffa le mépris qui voulait succéder à son amour, et pour son enfant fit tout pour reconquérir l'affection de celui qui malgré son dédain occupait le plus profond de son cœur; elle le recevait joyeusement lorsque parfois il s'égarait à venir la voir, mais lui la brusquait, excitait sa jalousie et son indignation par toutes sortes de propos qui finirent par lui être extrêmement pénibles à entendre.

Trois mois s'écoulèrent ainsi partagés

entre l'espoir et la crainte ; il fallait en finir et prendre une décision. Etant arrivée à un terme où sa grossesse ne pouvait plus échapper à la connaissance de ses parents et ayant appris que Joseph la délaissait pour une autre, elle fit taire ses angoisses, sécha ses pleurs et résolut d'aller trouver le bon curé du village, de lui avouer sa faute, de lui confier toutes ses appréhensions et de le supplier de lui venir en aide pour éviter la honte et le scandale qui la menaçaient.

Le bon vieillard, qui l'avait vue naître, qui l'avait baptisée, qui l'avait instruite et lui avait fait faire sa première communion, la chérissait pour son amour envers ses parents, son travail assidu et sa charité. Il la reçut avec bonté, l'écouta avec patience,

pleura avec elle sur son malheur, la consola et lui fit espérer que ses démarches pourraient bien réussir auprès de l'oncle et du neveu.

Rose le quitta, rendue plus tranquille et plus courageuse par la bénédiction et les douces paroles du saint homme, qu'elle aimait à l'égal de son père, et qu'elle vénérait comme représentant du Dieu de miséricorde, qu'il faisait adorer en pratiquant avec une humble modestie les vertus ordonnées par sa voix.

Le curé se mit aussitôt en devoir d'aller causer avec Joseph, et, l'ayant justement rencontré à la porte du presbytère, il le fit entrer.

— Qu'entends-je donc, Joseph? il paraît

que tu fais des tiennes et tu devrais réfléchir avant d'agir.

-- Que voulez-vous dire, monsieur le curé?

— Je veux dire que tu marches sur un terrain glissant.

— Quel terrain? quel terrain? expliquez-vous, je ne comprends pas.

— Eh bien, mon garçon, je veux dire que tu as courtisé Rose P., que tu l'as induite à commettre une faute grave, et qu'au lieu de la réparer en remplissant l'engagement que tu lui as juré de l'épouser, tu sembles l'abandonner et vouloir en marier une autre.

— Qui vous a dit toutes ces belles choses? est-ce Rose?

— Non, Rose m'a conté ses souffrances, et

ta conduite, la renommée m'a dit le reste, et il est bien temps de la démentir.

— Moi épouser Rose, ah! ah! vous n'y songez pas, monsieur le curé; jamais je ne l'épouserai, je ne l'aime pas d'abord et je le lui dirai bien.

— Mais l'état où tu l'as mise, malheureux, demande une réparation.

— Qu'est-ce que j'ai besoin, moi, de réparer? Rose est une petite coquette, elle a cru m'attraper sans doute pour couvrir l'œuvre d'un autre; nenni, je ne serai pas si niais!

— Tu blasphèmes, jeune homme, et ton impudence, ton cynisme passe la mesure. Je t'adjure de réparer le mal que tu as fait.

— Je vous dis que ce n'est pas moi, et que je ne réparerai rien ; tiens, c'est drôle ça, par exemple ! connaissez-vous bien tous ces gens-là ? et ce brave Jean, en êtes-vous sûr de celui-là ? Qui me dit que ce n'est pas lui le papa du poupon qui va paraître !!

— Tais-toi, malheureux, n'ajoute pas, à ton infamie, celle de calomnier le caractère le plus probe, le plus honnête qui existe dans tout le pays. Va, sors d'ici : qui vit mal finit mal.

Après cette pénible altercation qui attristait son cœur, l'excellent homme, plein d'espoir d'attendrir au moins l'abbé, se rendit à sa demeure et lui parla gravement de la situation faite à Rose. L'oncle écouta le curé avec patience et finit par lui déclarer que,

n'ayant rien à voir ni à faire là-dedans, il se lavait les mains de tout ce qui pouvait arriver, et priait le curé de ne point se mêler dans ses affaires de famille, qui n'avaient aucun rapport avec ses fonctions de curé de la paroisse.

— Je dois empêcher le scandale parmi mes ouailles! et votre mauvais garnement de neveu l'y a iniquement jeté!

— Eh bien! empêchez-le, le scandale, si vous pouvez; mais toujours Joseph épousera Caroline, que Rose en trouve un autre!

— Mauvais tuteur, votre conscience ne vous dit-elle rien?

Ainsi les deux ecclésiastiques se quittèrent, l'esprit courbé sur des pensées bien différentes.

Le curé, accablé sous le poids de cette double non-réussite, ne sut un moment que faire. Comment aborder la terrible question? comment annoncer aux parents la nouvelle de la honte de leur enfant? comment dire à Rose que son déshonneur était bien sanctionné par celui qui en était l'auteur? Il appréhendait le choc qu'allait produire une telle décision sur l'esprit de cette jeune fille, qui peut-être se livrerait au désespoir et refuserait de vivre après un tel affront!

Enfin il fallait en finir et voilà comment il s'y prit.

Il y avait aux environs un château magnifique, habité par une dame distinguée, fort riche, fort bonne et fort charitable.

Cette dame avant de partir pour Paris étant venue lui rendre visite et lui faisant de nombreuses questions sur les habitants du village, il prit occasion de parler de Rose et du malheur qui venait de la frapper. Cette dame, dont l'âme était véritablement chrétienne, fut touchée de tant de souffrances imméritées, s'intéressa vivement à la jeune mère, et offrit au curé de la prendre dans sa maison, où elle serait gardée et soignée jusqu'au jour qu'elle pourrait retourner au pays sans crainte de rougir.

Le curé fut plein de reconnaissance et, fort de cet appui, envoya chercher Rose, à qui il donna le triste résultat de son double entretien avec l'oncle et le neveu ; en même temps il lui apprit le nom de la protectrice

qui voulait la sauver d'une honte publique.

Rose reçut cette fatale nouvelle avec plus de courage et de résignation que le curé ne s'y attendait; elle le remercia de toute la peine qu'il avait prise pour la sauver, et le chargea de témoigner à cette dame charitable l'expression de sa reconnaissance pour le bien qu'elle lui voulait ; mais Rose n'accepta pas son offre et, malgré les prières du bon curé, elle fut inébranlable dans son refus.

En sortant de la cure, Rose rencontra Joseph, qui fit mine de passer outre, mais elle l'arrêta impérieusement et lui dit :

— Joseph, je viens d'apprendre, par M. le curé, la détermination que tu as

prise et le triste sort que tu me prépares pour me punir de t'avoir trop aimé. Sans t'émouvoir, tu condamnes mon père, ma mère, leur fille et ton enfant à une honte certaine, et sans remords tu comptes en souriant conduire une autre fille à l'autel. Prends garde, Joseph, ne va pas si avant dans le mal, n'accumule pas sur ta jeune tête le poids de tant de crimes, tu en souffriras plus tard. Reviens à moi, je t'aime, je te pardonnerai toutes les douleurs cuisantes que depuis trois mois et demi tu me fais endurer par tes atroces cruautés; oh! Joseph, pense à notre enfant, prends pitié de cette innocente créature qui n'a pas demandé à venir et qui recevra le contre-coup de notre égarement.

Joseph la regarda sans s'émouvoir et tout en ricanant lui dit :

—En vérité, ma chère, tu parles admirablement, tu devrais me remercier de te donner l'occasion de dévoiler tout ton esprit ; je crois, Dieu me pardonne, que, si je n'en aimais pas une autre, je pourrais de temps en temps me récréer avec toi. Notre enfant, tu es charmante! tu as été coquette avec tant d'autres que j'ai lieu de croire que je ne suis rien dans l'affaire de ta honte ou de ton déshonneur, comme tu l'appelles enfin : des grands mots, ma foi!

De la main et du regard Rose fit cesser cette horrible tirade qui la torturait.

Lui la poussa rudement pour passer, mais elle le tint en arrêt en lui disant :

— Ecoute mon dernier mot.

« Au nom de Dieu que j'implore et que tu offenses, je t'adjure de m'épouser, et, si tu refuses de me faire cette justice, je te jure que tu ne seras jamais l'époux d'une autre, car, en entrant ou sortant de l'église, je te tuerai moi-même, avec cette même main que tu as baisée tant de fois, avec cette même main que tu as décorée de la bague de nos fiançailles.

« Pars à présent, le champ est libre, tu ne me verras plus qu'à l'heure sonnée qui annoncera ta mort : tu es prévenu. »

Rentrée chez elle, Rose était calme et ses parents, qui ne voyaient plus son visage bouleversé et baigné de larmes, ne s'inquiétèrent plus.

Rose ne voyait plus son amant et, lorsque ses parents lui en parlaient, elle affectait une indifférence qu'elle était bien éloignée de ressentir. Jean aurait voulu punir Joseph de son indigne trahison, mais sa maîtresse le retint constamment et lui fit promettre de l'éviter. Elle cachait sa grossesse avec soin, de façon que les discours de l'abbé et de son neveu n'étaient pas admissibles dans le pays où tous deux s'efforçaient de répandre le bruit que l'objet de son refus d'épouser Rose était l'état dans lequel son inconduite l'avait plongée; heureusement pour elle que celles mêmes qui avaient envié son bonheur étaient les premières à la défendre dans son malheur.

L'abbé ne s'était jamais acquis les sym-

pathies du village qu'il habitait, à cause de son avarice et de sa dureté envers les ouvriers qu'il employait, et dont l'indiscrétion avait propagé que l'abbé faisait l'usurier en prêtant de l'argent à haut intérêt et même sur gages.

Le neveu était devenu de plus en plus insupportable du triste triomphe qu'il avait obtenu sur Rose, et les gens de l'endroit en le montrant du doigt disaient :

—Voilà le préféré de la fille du voleur, déplorable épithète donnée à Caroline par ceux à qui elle avait d'abord accordé quelques faveurs et qu'ensuite elle avait repoussés pour s'attacher à Joseph.

Plus de quinze jours s'étaient écoulés depuis que Rose avait fait le serment de

tuer son lâche séducteur, et les bans annonçant le mariage de celui-ci commencèrent à être régulièrement publiés. Vingt jours plus tard, le 6 juin 186... Joseph conduisait Caroline à l'autel et leur mariage, enregistré à la mairie la veille, était consacré et béni par l'abbé, oncle du jeune marié, qui en avait obtenu la permission du curé, lequel, pendant la cérémonie, était allé à la maison de Rose pour la consoler et l'encourager.

Il fut surpris de ne pas rencontrer ni la jeune femme ni le brave Jean, et se mit à l'attendre en causant avec les fermiers ses parents.

Une demi-heure à peine était-il assis qu'on entendit le retentissement des cloches

annonçant la sortie de l'église des deux nouveaux mariés; alors, se levant, il partit pour le presbytère.

En approchant il vit une quantité de personnes qui se dirigeaient vers l'église, et un homme, s'approchant de lui en toute hâte, lui cria :

— Venez vite, monsieur le curé, Rose à la sortie de l'église a tiré un coup de pistolet à Joseph et l'a atteint en plein cœur, il est raide mort.

Le curé accourut aussi vite que ses jambes le lui permettaient et, tremblant d'émotion, arriva sur la place de l'église, qui était encombrée d'une foule compacte qui s'ouvrit devant le saint homme.

Un coup d'œil seul lui montra le corps

mort, son épouse agenouillée, pleurant dessus, et Rose debout et résolue entre deux gendarmes.

Jean et quelques paysans retenaient l'abbé, qui au bruit de l'explosion s'était précipité hors de l'église, tout vêtu de ses habits sacerdotaux et qui invectivait d'injures la malheureuse Rose qui, dans son exaltation, disait à haute voix en montrant le cadavre à ses pieds :

— Oui, je me suis vengée de cet homme qui m'a séduite, de cet homme qui m'a trahie, de cet homme qui s'est parjuré, de cet homme qui m'a déshonorée, de cet homme qui m'a rendue mère, de cet homme, qui sans remords, sans conscience, m'a brutalement repoussée lorsque je le priais, je le

suppliais d'épargner les cheveux blancs de mon père et de ma mère, de me sauver, moi qui l'ai cru et qui l'ai tant aimé, de sauver enfin ce gage de notre amour de la honte et de l'opprobre que son abandon lui laissait en partage! Non, non, il a tout refusé, il a violé toutes ses promesses, moi j'ai tenu la mienne, je lui ai dit :

— Si tu ne me relèves à mes yeux et aux yeux de tous, moi et notre enfant, je te tuerai! je l'ai tué! le voilà!

Au premier moment la foule indignée avait murmuré contre la fille homicide, mais, lorsque le curé parla, toutes les sympathies lui furent conquises.

Le curé, avec le secours de quelques personnes, parvint à dépouiller de ses vête-

ments le prêtre indigne du caractère sacerdotal qu'il souillait en accablant d'opprobres la captive, au lieu de pleurer sur le corps de son neveu. Il osa même dire que Jean et Rose étaient amants, et que le fruit qu'elle portait dans ses entrailles était le résultat de leur cohabitation.

A ce coup, Jean, qui était robuste, se jeta sur lui, le terrassa et l'aurait probablement plus maltraité encore si on n'y avait mis obstacle en le lui retirant des mains.

L'autorité venue et le crime constaté, la coupable, marchant entre les gendarmes, mais accompagnée par le bon curé et le syndic, fut conduite à la caserne.

Jean fut enfermé dans la prison du village, mais il en sortit au bout de quarante-

huit heures, n'ayant commis d'autre faute que celle de donner une forte correction à celui qui l'avait indignement calomnié, encore était-ce l'abbé qui avait provoqué sa juste colère.

Rose fut gardée à vue, ses parents mêmes ne purent la voir qu'après la première instruction qui dura peu de temps, parce que la coupable raconta exactement et sans aucun détour tous les faits dont le lecteur a déjà pris connaissance, déclara à l'autorité qu'elle était prête à subir les conséquences de son crime, et avoua franchement et loyalement qu'aucun remords ne la tourmentait, et, l'enthousiasme la gagnant, elle s'écria :

— O justice ! de quelle flétrissure

souilles-tu l'infâme séducteur qui précipite dans la honte et l'opprobre la jeune fille honnête et aimante?

Quelle torture prépares-tu au voleur qui s'introduit dans une famille pour y dérober la paix, l'innocence, et y apporter la douleur, la misère?

Que fais-tu à l'homme qui se parjure?

Quelle sentence prononces-tu sur celui qui abandonne et renie son enfant?

Hélas! la loi, faite par les forts, ne protége que les forts, et si parfois une action trop criante condamne l'homme à payer une légère somme d'argent, ou à passer quelques jours en réclusion, cette absence ou cette amende devient pour lui un objet de triomphe; il revient dans cette société

spectatrice applaudissante de son forfait, il s'en flatte, on l'accueille, on en rit, et lui, encouragé par cette trop coupable indulgence, continue sa vie de désordres et cherche de nouvelles victimes qui grossiront le volume des annales scandaleuses de sa vie.

La pauvre fille n'a aucune protection contre le traître qui la traîne impunément dans la boue ; son ignorance est accusée de ruse, et son malheur appelé désordre, et lorsqu'elle est ainsi perdue aux yeux de tous, elle n'a, l'infortunée, d'autre ressource que de s'étourdir dans un tourbillon de folies, dont elle ignorait l'existence avant la faute que le séducteur lui a fait commettre et où la société insouciante la laisse se perdre en détournant la tête.

Quelquefois on appelle ses parents imprévoyants. Hélas ! que pouvaient-ils craindre de cette enfant si remplie de respect, d'innocence et de sagesse avant le jour fatal qui lui fit rencontrer l'homme qui, en jurant de l'aimer, de la protéger, se proposait de la perdre !

— Oui, messieurs! j'ai tué Joseph, je lui ai arraché la vie, lui qui m'a arraché l'honneur si précieux d'une jeune fille ! lui qui me condamnait à rougir devant mon enfant ; du moins ce petit être ne connaîtra pas celui qui a si douloureusement affligé sa mère, qui ne pouvait lui apprendre à le bénir.

L'honneur de l'homme se trouve attaqué par une parole offensante et il se bat.

Joseph a fait plus, il a pris mon honneur et celui de mon enfant, je l'ai tué.

Ce n'est pas moi que je vous prie de protéger, c'est mon enfant; lorsque je lui aurai donné le jour, prenez-moi et faites de moi ce que Dieu et la justice demandent; jusque-là épargnez la souffrance à la mère coupable, en faveur de la créature innocente qu'elle porte dans son sein.

Après avoir subi l'interrogatoire, ses parents obtinrent la permission de la voir; aussitôt qu'elle les aperçut, Rose tomba à genoux en leur demandant pardon de tout le chagrin dont sa conduite abreuvait leur vieillesse; ceux-ci fondirent en larmes en voyant l'état désespéré de leur fille, l'embrassèrent affectueusement, lui pardonnè-

rent de grand cœur son égarement, et la consolèrent afin de ne pas aggraver l'état difficile de sa position.

Durant la réclusion de l'accusée, les habitants du pays lui témoignèrent une touchante sympathie en s'abstenant d'aller aux funérailles de Joseph. Son oncle seul l'accompagna au lieu du repos.

De son village, Rose fut transférée à la ville, où elle devait subir son procès et son jugement.

Tous les journaux de la province et de l'Etat s'emparèrent de cette affaire, et s'y intéressèrent vivement. L'accusée, seule dans sa cellule, faisait un retour sur elle-même, se réconfortait dans la prière et semblait résignée à son malheureux sort.

Ses parents, le curé et le brave Jean venaient la visiter et lui dire quelques bonnes paroles d'encouragement, qui fortifièrent son esprit et apaisèrent son exaltation.

L'instruction du procès fut courte, attendu que l'accusée ne réfuta aucun des faits qui avaient été la cause de son arrestation, et que tous les témoins appelés ne firent que des éloges de sa conduite depuis son enfance, jusqu'au malheureux jour que le désespoir la poussa à commettre un meurtre sur la personne du traître qui l'avait abandonnée.

L'abbé oncle du mort eut l'effronterie de déposer contre elle, en l'accusant d'avoir eu des relations intimes et criminelles avec

Jean ; mais le curé, le syndic, le brigadier de gendarmerie et le pays entier rejeta avec horreur cette infâme délation.

La Providence voulut même prouver son innocence en lui suscitant un témoin sur lequel on ne comptait pas. Caroline, veuve de Joseph, repentante d'avoir été cause de la persécution infligée à Rose, déposa qu'elle avait soupçonné l'action criminelle de son mari avant de l'épouser, et qu'elle-même, dans la crainte qu'il ne retournât vers sa première fiancée, avait cédé à ses instances en se rendant coupable de la même faiblesse qui avait occasionné le tourment de Rose. En effet, Caroline s'était sentie mère avant son mariage.

Au jour du jugement, la salle du tribu-

nal était comble, remplie de toute l'aristocratie et de toute la haute bourgeoisie de la ville qui y étaient accourues ; dehors, sur la place, la foule était immense.

L'accusée, amenée devant la cour d'assises, était vêtue de noir, belle malgré sa pâleur effrayante, intéressante par son état de grossesse, modeste dans sa tenue, humble dans ses actes, et attendrissante par les pleurs qu'elle versait et qui émurent profondément l'assemblée.

Questionnée, elle répondit avec soumission à toutes les demandes du président ainsi qu'à celles des juges, du ministère public et de son défenseur : sa fermeté, son calme et sa résignation ne l'abandonnèrent jamais.

Tous les témoins confirmèrent ses dépositions ou firent son éloge.

Vint le tour de l'abbé ; les murmures et les imprécations éclatèrent contre cet homme menteur et indigne de son caractère sacré. Le président menaça de faire évacuer la salle, alors le bruit cessa et le public, anxieux de connaître le résultat, contint son indignation.

Un profond silence s'établit lorsque Caroline fut interrogée ; on était peu disposé pour elle ; mais, on changea quand, attendrie elle-même de la souffrance inouïe peinte sur le visage de sa compagne et des larmes brûlantes qui coulaient sur ses joues pâles et amaigries, on la vit s'élancer vers Rose, s'agenouiller à ses pieds qu'elle

embrassait, et qu'on l'entendit lui dire :

— Oh ! Rose, je m'humilie devant vous qui avez tant souffert par moi ; vous qui êtes innocente malgré votre crime, pardonnez-moi le mal que je vous ai fait. Les larmes abondantes qu'elle versait étouffèrent ses paroles, et Rose, tout émue, l'étreignit dans ses bras, l'embrassa et tâcha par de douces paroles de lui rendre la force dont elle-même avait si grand besoin.

Cette scène produisit une profonde émotion par toute l'assemblée, et les jurés eux-mêmes étaient attendris.

Quand le calme fut rendu, le ministère public parla. La plaidoirie de l'avocat défenseur fut émouvante, et, après que le président du tribunal eut récapitulé les

faits, le jury se retira. Dix minutes après il rapportait un verdict de non coupable. En entendant sa sentence, Rose, à bout d'émotions et pleine d'incertitude, tomba évanouie dans les bras de ses parents, qui s'empressèrent de la ranimer.

Les acclamations de joie éclatèrent de tous côtés pour féliciter la jeune acquittée, tandis que des huées terribles poursuivaient l'abbé, qui sans doute aurait passé un mauvais moment si le curé ne l'eût arraché des mains du peuple en fureur pour le prendre sous sa protection.

Rose retourna au village avec ses parents, et, son terme arrivé, elle enfanta heureusement d'un garçon.

Caroline devint sa plus tendre amie, et

eut la douleur de perdre son enfant en lui donnant le jour.

Une année à peine s'était écoulée depuis ces funestes événements, que Rose et Caroline se mariaient à deux riches fermiers qui les rendirent très-heureuses.

Le mari de Rose adopta son fils, qui fut bon, instruit, laborieux, et, devenu homme, épousa une fille de Caroline.

Les deux familles vivent près l'une de l'autre, entourées de l'estime et de l'affection de tous ceux qui les fréquentent.

L'abbé, aussitôt le jugement prononcé, fut vivement réprimandé par son évêque, qui l'obligea à faire une retraite, après la-

quelle, il retourna au village, où le bon curé se lia intimement avec lui, et en fit son coadjuteur de bonnes œuvres. Ainsi redevenu digne et véritable chrétien, il fut aimé des pauvres, qui pleurèrent amèrement sa mort.

Jean resta avec les parents de Rose jusqu'à leur mort, et, lorsque ces braves et honnêtes gens descendirent dans la tombe, la maisonnette et les champs furent vendus, et Jean alla demeurer à la ferme de Rose, qui lui permit bien de jouer et d'élever ses jeunes enfants, mais lui défendit toujours de les conduire aux foires éloignées et de diriger leur lecture.

Rose eut une fille qu'elle éleva avec soin, et qui ne la quitta jamais, car une

triste expérience lui avait appris le danger que courait une jeune fille à qui on accorde une trop grande liberté.

# LA FILLE DU BATELIER.

# LA FILLE DU BATELIER

---

La marquise écoutait attentivement dans une salle basse d'un pavillon où depuis quelques jours elle se rendait à la même heure. Soudain, le bruit de pas lourds et précipités qui faisaient craquer la sable de l'allée principale du jardin la fit courir à la fenêtre. En voyant venir celui qu'elle

attendait, elle se rassit tranquillement jusqu'à ce qu'il parût.

— Enfin, vous voilà, Gennaro! quelle nouvelle m'apportez-vous? Avancez et parlez !

— Madame, selon vos ordres, je me suis rendu sur la plage et, tout en me promenant au bord de la mer, j'ai approché la maisonnette de Lorenzo; pendant une demi-heure, caché à l'abri d'un rocher, j'en ai guetté la porte, et je commençais à désespérer de la voir s'ouvrir, lorsque, tout à coup, j'en vis sortir M. Aristide, accompagné de Christine. Après avoir fait une promenade d'environ une heure, les deux jeunes gens se quittèrent, l'un rentra en ville, l'autre chez son père.

J'ai ensuite attendu quelque temps avant d'aller frapper à la maisonnette, avec l'excuse de demander au batelier de me faire faire une promenade.

« — Qui va là? dit-il sans ouvrir.

« — Moi, Gennaro.

« — Que voulez-vous à cette heure du jour?

« — Je voudrais faire un tour de bateau.

« — J'ai gagné ma journée, je veux me reposer, allez ailleurs. »

J'insistai, ce fut inutile; il ne répondit plus et je me retirai pour venir dire à madame la marquise le résultat de la commission qu'elle m'avait donnée.

— Votre rapport, Gennaro, me confirme dans les informations que j'avais reçues

sur la liaison qui existe entre mon fils et cette misérable fille de batelier. Bientôt il me faudra vos services et surtout votre discrétion, puis-je y compter?

— Comment, madame la marquise, je suis à vos ordres, ordonnez.

— C'est bien! prenez cette bourse, et tenez-vous prêt à mon appel. Vous pouvez vous retirer.

Gennaro s'inclina profondément et disparut.

Après avoir traversé une partie de Naples, il arriva dans un quartier fétide, s'arrêta devant la porte d'une pauvre maison et y frappa. Il fut joyeusement reçu par une femme qui l'embrassa en lui disant :

— Eh quoi, Gennaro ! c'est toi, et si tard! J'avais perdu l'espérance de te voir ; mais je vois que la *Madonna* me protége, elle m'a fait faire une bonne journée, elle me fera passer une heureuse nuit.

— *Santa Virgine !* dis-moi donc la journée que tu as faite.

— Aujourd'hui en me promenant dans la *via Toledo*, j'ai réussi à m'approcher de deux vieilles dames et à leur soustraire leurs bourses qui me firent riche de 76 francs, sur lesquels j'ai donné 2 francs à don Félix pour qu'il dise une messe à mon intention ; ensuite, j'ai fait provision de pain, de fromage et de vin ; il nous reste 68 francs, les voilà ! et elle les étala sur la table !

Gennaro se montra enchanté de Clara et à son tour lui fit palper les 50 francs que la marquise lui avait donnés; il lui raconta comment il les avait gagnés et son espoir d'en obtenir encore.

Ces deux êtres sans honte de leurs actions firent honneur à leur repas, qu'ils arrosèrent de fréquentes rasades; après quoi ils tombèrent, moitié ivres, sur une espèce de grabat formé de planches grossières et s'endormirent.

Avant le lever du soleil, Gennaro et sa digne compagne s'entretenaient et formaient des projets. Ecoutons-les parler.

— Mon homme, disait Clara, nous avons 118 francs de reste du gain que la *Madonna* nous a envoyé, il faut bien les utiliser;

d'abord, nous donnerons 50 centimes à la Vierge et 50 centimes au Christ, qui sont nichés au coin de notre rue ; 96 francs nous serviront à dégager tous nos effets du mont-de-piété, et le surplus nous aidera à patienter en attendant d'autres affaires plus lucratives.

— Tu as raison, Clara, tu parles d'or, et j'approuve tes projets. Mieux vêtus nous rendra plus facile l'accès auprès de personnes riches. Allons, sortons, *figlia mia*, et allons ensemble à la messe pour nous rendre la journée propice.

En passant le coin de leur rue, les deux malfaiteurs déposèrent devant la Vierge et le Christ l'offrande promise par leur cœur reconnaissant, et se dirigèrent vers l'église

San-Gennaro, où ils entrèrent avec quelque difficulté, à cause des nombreuses libations faites avant d'y arriver.

Le temps passé dans l'église et une promenade sur la mer suffirent pour les dégriser; ils se rendirent au mont-de-piété et en rapportèrent tous leurs effets, qui furent bientôt mis en place dans le taudis qu'ils occupaient.

Clara était grande et forte, ses traits durs et accentués lui donnaient une physionomie hardie, qui était pourtant quelquefois adoucie par un regard tendre et voluptueux; sa peau brune était tranchée par la blancheur de ses dents et de ses lèvres rouges. Elle portait aux oreilles une paire de larges anneaux qu'elle se plaisait à faire

dandiner, et son cou était entouré d'un collier de corail. Cette femme à 30 ans ne manquait pas d'attractions, surtout parmi ceux de son espèce.

Gennaro était un homme de 30 à 35 ans, hardi, de moyenne taille, et fort comme un hercule; à en croire les on-dit, il paraîtrait que tout lui était familier, à l'exception du travail, qu'il ignorait complétement; malgré toutes ses recherches, la police n'avait jamais réussi à le prendre en flagrant délit, ni même à pouvoir l'accuser du moindre des méfaits qui cependant le faisaient vivre. Sa discrétion, comme une perle égarée dans le fumier, était à toute épreuve, et cette qualité parmi tant de vices lui avait acquis la bienveillance de certaines

personnes qui l'employaient en des occasions souvent peu avouables, mais les gains qu'il en retirait étaient loin d'être suffisants pour l'appétit de ses vices et de ceux de sa maîtresse ; aussi allaient-ils bien souvent l'un et l'autre s'agenouiller devant l'image du Christ et de la Vierge, leur faisant la prière habituelle des brigands ou voleurs napolitains, qui est :

*O Madonna! Christo mio!* faites-nous la grâce de nous envoyer une bonne affaire, nous ferons dire une messe et nous vous donnerons quelque chose.

Pendant les deux jours qui suivirent cette dernière recette, ils se divertirent, fréquentèrent les cabarets et s'abandonnèrent à toutes sortes de désordres, et lorsque

l'argent manqua, le bruit, les querelles et les coups remplacèrent leur vie de débauche. Enfin, avant de partir à la recherche de quelque filouterie, ils se disposaient un matin à aller à San-Gennaro pour implorer le secours du saint à qui cette église est dédiée, lorsque Gennaro fut appelé par la marquise.

Faisons connaissance avec cette noble dame, tandis que son émissaire s'empresse de se rendre chez elle.

La marquise approchait de la cinquantaine et appartenait à la haute noblesse. A trente-six ans, elle resta veuve et usufruitière d'une grande fortune dont elle ne pouvait disposer, ayant deux enfants : un fils, le marquis Aristide, et une

fille nommée Olympe, qu'elle idolâtrait.

C'était encore une jolie femme que la marquise, si jolie que ses adorateurs lui formaient une cour assez nombreuse ; elle avait des cheveux magnifiques, des yeux bleu foncé remplis de feu et d'énergie ; sa taille était élégante, sa démarche fière et plus d'un baissait les yeux sous son regard hautain.

Bigote jusqu'au fanatisme, la plus grande partie de son temps s'écoulait dans les églises, dont elle n'aurait pour rien au monde manqué une cérémonie ; sa charité était grande lorsqu'on pouvait en parler ; orgueilleuse avec ses semblables, elle s'abaissait jusqu'à la familiarité avec ceux qui pouvaient servir ses caprices et ses haines.

Sa maison était tenue avec un faste inouï, sa table servie avec un luxe tout oriental; mais son avarice, sordide envers ses domestiques et ses fermiers.

Dans le monde, sa raideur devenait insoutenable, aussi avait-elle peu d'amis, pour ne pas dire aucun.

Son fils, le marquis Aristide, avait 22 ans. Sa physionomie était très-sympathique ; bon et généreux, tous ceux qui l'approchaient l'aimaient. Artiste de goût et de fait, ses peintures très-remarquables obtenaient de justes éloges. Il préférait, au bruit de la ville, le charme doux et tranquille de la campagne, où il pouvait jouir de ses plaisirs favoris, la pêche, la chasse et les promenades.

Malgré son imagination vive et ardente, sa conduite resta irréprochable. Sa mère et la noblesse ignorante le critiquaient de cette touchante simplicité, si peu en rapport avec sa haute naissance et la fortune qu'il possédait.

La marquise obsédait son fils pour qu'il épousât la fille d'une princesse de ses connaissances ; mais il résista aux poursuites de sa mère en lui assurant que sa vie de campagne et son atelier de peinture lui étaient cent fois préférables à la vie qu'elle rêvait pour lui. Une altercation assez vive survint entre la mère et le fils.

— Mais enfin, Aristide, vous ne pouvez toujours vous enterrer à la campagne, ni vous enfermer dans un atelier.

— Et pourquoi, ma mère?

— Mais parce que votre position sociale vous le défend, le monde est votre champ, les titres et les honneurs vous y appellent.

— Hélas ! madame, toutes ces choses ne me tentent guère.

— Ne vous tentent guère? mais vous les possédez, et j'entends, je veux que vous en jouissiez.

— Je vous en supplie, ma mère, souffrez mon absence de tout ce tumulte mondain qui ne correspond en rien à mes goûts.

— Mon fils, vous êtes le chef de la famille, vous portez un nom fameux entre tous et vous ne devez pas le laisser périr.

— Je suis bien jeune encore pour penser au mariage.

— Votre père avait votre âge lorsque je l'épousai. Aristide, je veux que vous pensiez sérieusement à ma requête, la jeune fille que je vous propose est en tout digne de vous et de moi ; vous l'épouserez, car je le désire, je le veux et je vous donne deux jours pour vous préparer aux fiançailles.

— Vous allez trop loin, ma mère ; je ne puis ratifier votre désir, ni obéir à votre volonté. Je suis, comme vous le dites, chef de la famille, et selon je me réserve le droit de choisir ma compagne, celle que mon cœur aimera pour ses vertus, et non pour son titre et sa fortune. Je veux être aimé pour moi-même et non préféré à

cause de mon rang. Voilà, madame, ma décision; personne au monde, ni vous, ma mère, n'aurez le pouvoir de m'imposer une épouse qui doit être la compagne de toute ma vie; en dehors de ceci, croyez à tout le dévouement et à la soumission de votre fils.

La mère, étourdie de cette assurance, ne put d'abord parler; mais, remise de son étonnement, elle lui répondit :

— Jusqu'à présent vous avez abusé de ma trop grande indulgence, je vous ai laissé faire à peu près toutes vos volontés; ce temps va cesser, je vous ferai sentir que ce n'est pas impunément qu'on veut résister à ma volonté. Elle s'éloigna courroucée.

Olympe était une belle fille brune qui tenait beaucoup de l'odalisque par sa nonchalance, son manque d'instruction et son amour pour le luxe ; élevée sous les yeux de sa mère, elle en avait pris tous les défauts. Sa taille était souple et élégante, mais son cœur et son esprit étaient nuls ; elle ne pensait qu'à la toilette et son bonheur était de se voir recherchée et adulée dans les réceptions et les bals où sa mère se plaisait à la conduire.

Aristide aimait sa sœur, mais celle-ci ne répondait pas à son affection, ce qui l'affligeait beaucoup et lui avait fait prendre la résolution de l'éviter autant que possible.

Avant cette discussion avec la marquise, Aristide avait secrètement fait le portrait

de sa mère et de sa sœur ; il les avait peintes avec un grand soin; la vivacité des couleurs, l'habile coup de pinceau dénotaient l'artiste-né; la ressemblance en était tellement frappante que tous ceux qui les virent en furent étonnés d'admiration. Aristide, plein de joie et croyant faire un réel plaisir aux deux dames, s'empressa de les leur envoyer; mais à peine la marquise daigna-t-elle y jeter un coup d'œil, elle les renvoya aussitôt en disant que sa maison ne devait pas être témoin des travaux serviles de son fils.

Aristide fut tristement froissé en revoyant ses tableaux à l'atelier et en exprima sa vive douleur au prince D., son ami, qui, comme lui, était artiste amateur;

celui-ci, indigné, lui donna quelques douces paroles de consolation et le quitta. Le soir étant à la cour, il raconta au roi ce qui était arrivé à Aristide dont le talent, généralement apprécié, n'avait pas échappé à la connaissance du souverain, qui le lendemain, accompagné du prince, se rendit à l'atelier du jeune artiste à qui la mère faisait une pension fort médiocre.

Le roi, grand connaisseur en peinture, admira fort les deux portraits et les obtint pour faire partie de la galerie des peintres modernes, et en même temps fit savoir à la marquise qu'à l'avenir elle devait assurer à son fils une rente annuelle de 50,000 francs.

C'est ainsi que le jeune marquis, sous-

trait à la juridiction de sa mère, devint libre de ses actions et put sans crainte se livrer aux instincts artistiques dont l'avait doué la nature.

La marquise, à cette époque, ayant appris les relations qui existaient entre son fils et Christine, voulut les espionner sûrement et choisit le lazarone Gennaro pour servir d'instrument à sa haine ou à sa vengeance.

Revenons à Gennaro qui pour la deuxième fois se présente chez la marquise.

— Te voilà, c'est bien, tu es prompt à mon appel.

— Madame la marquise peut être sûre de mon zèle.

— Je suis bien aise de te voir, mais

comme ici je ne pourrais te parler aussi longuement que je le désire, sans peut-être attirer sur nous quelques regards, rends-toi ce soir à huit heures dans l'église de Saint-François à la chapelle de Sainte-Philomène, là je te donnerai mes instructions.

— J'y serai, madame la marquise.

Il faut remarquer que la chose se passait vers la fin du mois d'avril 185... et qu'à cette époque les églises à Naples restaient ouvertes jusqu'à neuf heures.

Avant de se retirer, Gennaro reçut 20 francs qui l'aidèrent, lui et sa maîtresse, à passer le temps jusqu'à l'heure du rendez-vous.

La chapelle de Sainte-Philomène était

située dans un endroit obscur de l'église de Saint-François; à l'heure dite, Gennaro, agenouillé sur le marbre, attendait dans une humble et modeste posture que la marquise parût.

Une femme voilée entra bientôt, s'approcha de lui et dit :

— Gennaro, c'est toi?

— Oui, *illustrissima signora*, à vos ordres.

— Surtout ne bouge pas.

— Je suis tout oreilles.

— Mon fils aime Christine et Christine l'aime, j'en suis certaine, et, de plus, j'ai lieu de croire qu'il pense à l'épouser, et j'en serais désolée; il faut donc à tout prix l'empêcher de commettre une action qui m'outrage. Je veux, Gennaro, que cette

misérable fille qu'on appelle Christine, cette fille du batelier de la plage, soit rendue indigne de l'attention du marquis, je veux qu'elle devienne coupable à ses yeux et aux yeux de tous. Tu m'entends, Gennaro, je le veux et de toi j'attends ce service.

Pas de sigñe d'approbation avant que je n'aie terminé.

Je sais, Gennaro, que tu vis avec une femme que tu aimes beaucoup; je sais aussi que cette femme est adroite, rusée et belle; donc à vous deux vous pouvez facilement venir à bout d'une simple et ignorante fille comme l'est Christine, et sous quelque prétexte l'attirer dans des filets que vous serrerez autour d'elle. Il faut

qu'elle soit perdue et que, vrai ou faux, mon fils en soit convaincu.

Vous deux seuls devez posséder ce secret, comme vous deux seuls en recevrez le prix. Que la violence ne soit pour rien dans la réussite du projet, car je ne veux pas que la justice vous soupçonne. Faites le tout facilement, patiemment, et le temps amènera à bien ce que je désire.

— *Per san Gennaro benedict* et *santa Philomena* qui m'entend, je vous promets, *signora marchesa*, que Clara et moi nous accomplirons vos souhaits; mais, *per Bacco*, *signora*, c'est difficile, et je crains qu'à nous deux seuls nous ne puissions tout faire ; il nous faudrait un troisième pour assurer l'affaire, et si madame la marquise

veut bien le permettre, j'emploierai pour complice un joli garçon, un jeune lazarone qui fera tout ce que je lui ordonnerai de faire, tout, les yeux fermés, sans jamais connaître la main puissante qui nous dirige.

— Clara est jalouse, madame, et je crains qu'elle ne s'oppose à la chose principale du complot, et voilà pourquoi cet auxiliaire serait d'une utilité infaillible et abrégerait de beaucoup le temps qu'il nous faudrait prendre sans ce renfort.

— Eh bien ! je vous l'accorde ; employez ce garçon, et que jamais, sur votre avenir, il ne connaisse mon nom.

— Votre volonté, madame, sera exécutée.

— Mettez-vous à l'œuvre immédiatement, et, comme je veux être tenue au courant de la moindre chose qui arrivera, toi, Gennaro, m'en rendras compte. Jeudi prochain, à la même heure, tu viendras dans cette même église, tu t'agenouilleras dans cette même chapelle, à cette même place où je viendrai te trouver.

Cependant, si quelque chose d'urgent, d'inattendu, survenait avant jeudi, il faudrait m'envoyer Clara au palais. Elle se présentera en solliciteuse, et me parlera de l'objet réel de sa visite lorsque je lui dirai :

« Comment va Gennaro ? »

— Que madame la marquise soit sans inquiétude, avec le secours de *san Gen-*

*naro* et de la *Madonna santissima* tout ira *bene benissimo.*

— Voilà trois cents francs pour toi, Gennaro, et deux cents pour Clara; agissez promptement, réussissez surtout, et l'argent avec ma protection ne vous feront pas faute.

A peine la marquise était-elle sortie de l'église, qu'une main forte s'abaissa sur l'épaule de Gennaro, et une voix de femme bien connue lui dit :

— Eh bien! mon homme, comment l'affaire a-t-elle été?

— Bien, Clara, et remercions-en la *santa Madonna. Santa Philomena* m'a envoyé trois cents francs pour moi, ton Gennaro, et deux cents pour toi, Clara. Il faut

maintenant lui donner sa part du butin.

— Tu peux voir, *amico mio*, que notre chère sainte, notre protectrice ne manque pas de richesse ; elle est couverte de pierreries et entourée de cœurs d'or et d'argent : donc je suis d'avis de lui donner peu de chose (elle regardera à l'intention), et donnons le surplus de ce qui lui revenait au *Cristo* et à la *Madonna* du marché, qui en ce moment sont *poverissimi* à cause du vol qui leur a été fait dernièrement par Rustichello.

Ce discours fit impression sur le cœur peu généreux de Gennaro, et tous deux jetèrent dans le tronc de la chapelle vingt centimes et force remerciements de la bonne

et lucrative soirée que la sainte leur avait envoyée si à propos.

Ces deux êtres, si dignes l'un de l'autre, allèrent se restaurer par un copieux repas, puis rentrèrent chez eux, où ils s'entretinrent longuement sur les moyens à employer pour satisfaire le honteux projet de la marquise, sans nuire à leurs propres intérêts.

Voilà ce qui fut résolu.

Le lendemain matin Clara devait s'habiller en bonne bourgeoise, remplacer ses anneaux par des pendants d'oreilles et porter quelques bagues à ses doigts.

Gennaro devait, de son côté, être entièrement transformé en bourgeois.

Tous deux, ainsi parés et bras dessus

bras dessous comme deux bons époux, devaient se promener sur la plage et s'acheminer vers la maisonnette de Lorenzo, à qui ils auraient demandé de leur faire faire une promenade sur la mer. En bateau ils auraient fait jaser le bonhomme, lui auraient fait toutes sortes de questions sur ses habitudes, sa manière de vivre; enfin ils se seraient instruits de tout ce qu'il leur fallait savoir pour bien organiser le complot qu'ils se promettaient d'exécuter.

Pendant que la trame s'ourdit dans leur cerveau, je dirai l'origine des amours d'Aristide et de Christine.

Deux mois avant le jour où la marquise envoya Gennaro à la piste de son fils, un orage épouvantable éclata sur mer. La

plage était couverte de monde qui regardait le spectacle effrayant de ce splendide courroux des vagues en fureur, les uns, pleins d'effroi, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, implorant secours pour ceux qui étaient égarés sur cette immensité; d'autres, mus seulement par un sentiment d'admiration tout artistique pour cette nature horriblement belle, s'avançaient le plus près possible pour distinguer au loin le mouvement d'une petite embarcation qui faisait en vain tous ses efforts pour arriver. Parmi ces derniers, Aristide, muni d'une lorgnette, fendit la foule et découvrit avec douleur une frêle petite barque près de périr : aussitôt il proposa une large récompense non-seulement au batelier qui

le conduirait vers elle, mais encore à ceux qui l'accompagneraient dans la périlleuse excursion, afin d'obtenir du renfort si sa barque venait à sombrer.

L'exemple de ce jeune homme si courageux, joint à la vue de l'or que déjà il faisait briller à leurs yeux, produisit l'effet désiré. Plusieurs embarcations se lancèrent en mer au secours de celle qui allait périr. En approchant de plus en plus de la barque en danger de naufrage, Aristide aperçut qu'elle était montée par un homme et une femme qui, n'ayant plus aucun espoir de se sauver, se recommandaient, à genoux, à celui qui dirige et parle aux éléments, car, ballottée de droite et de gauche, tantôt soulevée par la vague, puis

soudainement engloutie dans les flots, pour reparaître à moitié submergée, sa perte était inévitable, l'homme ne pouvant plus la diriger, ni espérer aucun salut.

La barque montée par Aristide, jetée quelquefois si près de celle en danger, lui permit de lancer entre deux vagues des paroles d'encouragement à ces deux infortunés, qui, à l'approche du secours, reprirent force et espérance.

La barque d'Aristide fut la première qui approcha celle dont les planches étaient presque brisées; aidé de son batelier, il parvint à accrocher la barque, à saisir le pauvre homme, presque fou de crainte et d'espoir, et la jeune fille, qui était sans mouvement. On les tira dans son bateau,

et, à force de rames, tout l'équipage, composé des plus robustes de l'endroit, mouilla à une petite anse formée entre deux rochers, où on débarqua pour arriver sur la plage, où tous furent reçus par la foule inquiète avec un enthousiasme frénétique et des applaudissements chaleureux adressés aux braves gens qui venaient d'exposer leur vie pour sauver celle de Lorenzo et de sa fille Christine, que chacun aimait et vénérait.

Aristide, plein de modestie, s'éloignait pour se soustraire à cette ovation, lorsque, plusieurs personnes l'ayant reconnu pour être M. le marquis, il fut obligé de rester et d'entendre les expressions de reconnaissance que lui exprimaient le

père et la fille dont il avait été le sauveur.

Tandis qu'il recevait cette marque de leur reconnaissance, Aristide examinait Lorenzo et Christine, dont la beauté l'éblouit; puis, en artiste, il faisait intérieurement le détail de tous ses traits charmants, qui sans doute fascinaient son cœur et attiraient son regard.

Le lendemain l'artiste vint à la maisonnette pour s'informer de l'état de ses naufragés, qui s'empressèrent auprès de lui pour témoigner la joie qu'ils éprouvaient de le revoir.

— Oh! monsieur le marquis! que ferais-je donc pour vous remercier d'avoir sauvé ma Christine, ma fille chérie?

— Lorenzo, il ne dépend que de vous de me rendre bien heureux.

— Comment cela ? Parlez, monsieur le marquis, je suis prêt à tout vous accorder pour un tel bienfait.

— Eh bien! je suis peintre : permettez-moi de faire le portrait de votre fille, de rendre sur la toile cette physionomie si pure et si chaste. Le voulez-vous? Cette reproduction sera un autre bienfait pour l'art, duquel moi-même je vous serai reconnaissant.

— Faites son portrait, monsieur le marquis, faites son portrait, puisque vous le désirez. Demain je l'accompagnerai chez vous.

Ce fut de ce moment qu'Aristide et Chris-

tine se connurent et commencèrent cette vie de bonheur connue seulement des cœurs purs et aimants.

Christine était une belle, bien belle fille de dix-huit ans, dont la taille élancée et gracieuse avait un grand charme. Les longs cheveux noirs qui ornaient sa tête ravissante étaient magnifiques; ses yeux bleu foncé, frangés de longs cils qui en voilaient le feu et la douceur, vous faisaient rêver; son nez était parfait, sa petite bouche rose, ornée de perles éclatantes de blancheur, semblait, en souriant, vous demander un baiser, et les charmantes fossettes, appelées à bon droit nids d'amour, qui se creusaient dans son coquet menton et dans ses joues rosées et veloutées, étaient réellement une

fascination irrésistible; ses oreilles si mignonnes étaient faites au ciseau ; ses mains si belles, faites au moule, et ses pieds auraient fait rougir d'envie la charmante princesse Cendrillon. Enfin cette enfant, remplie d'attraits, était enchanteresse, et il est aisé de comprendre qu'à sa vue Aristide, artiste-né et cœur neuf, dut s'y attacher et lui consacrer son amour.

Christine, quoique étant la fille d'un batelier, avait reçu quelque peu d'instruction que son intelligence et son esprit naturel avaient su mettre à profit. Son cœur était bon et tendre, sa charité ne se fatiguait jamais, son courage avait été plusieurs fois mis à l'épreuve à l'occasion de jeunes enfants qui, se jouant sur la plage, s'étaient

laissé emporter par la vague plus forte qu'eux, et la jeune fille, sans penser au danger qu'elle-même pouvait courir, s'était jetée à la nage pour ramener à terre ces petites créatures inconscientes de leur danger. Ces nobles actions n'étaient connues que d'elle, héroïque enfant, et de son père Lorenzo, qu'elle idolâtrait et accompagnait souvent dans ses excursions lointaines.

Lorenzo était un batelier de Palerme, homme bon, courageux et probe, qui depuis dix-huit ans était venu s'établir à Naples, avec sa femme qui allaitait Christine.

A son arrivée, il acheta une petite maisonnette sur la plage, une petite barque et fut bientôt unanimement appelé Lorenzo *il buono*, tous ses confrères l'aimaient et

avaient en lui une telle confiance que tous leurs différends étaient jugés par lui, et sa décision faisait loi,

Christine avait huit ans lorsque Lorenzo perdit sa femme; cette perte lui fut très-douloureuse, mais, à la longue, sa petite fille, que chaque matin il conduisait à l'école, et que le soir il allait reprendre, lui donna par sa gentillesse et son affection le soulagement que son brave cœur méritait.

Lorenzo, à la mort de sa compagne, avait pris chez lui une honnête et forte femme pour s'occuper du soin de son ménage et pour veiller sa petite Christine, lorsque lui-même en était empêché.

Marianne, grande et grosse, avait passé la cinquantaine; sans être jolie, sa figure

était sympathique ; son adresse, son intelligence et son ordre rendaient la maisonnette bien agréable à habiter. Lorenzo se sentait tranquille lorsque son métier le forçait à confier sa Christine à Marianne, il savait qu'elle était un Argus auquel il n'eût pas été bon de se frotter, elle en avait donné la preuve en différentes occasions, en infligeant de rudes admonitions sur les épaules de quelques jeunes impudents qui avaient tenté de rôder autour de la maisonnette pour faire les yeux doux à sa maîtresse.

Revenons à Aristide et à Christine.

Lorenzo accompagna Christine aux premières séances, mais bientôt il s'en abstint, le jeune homme avait su gagner sa con-

fiance, et Christine alla seule à l'atelier.

Ce fut alors que les jeunes gens apprirent à se mieux connaître et découvrirent combien leurs cœurs, dont l'affection était basée sur l'estime qu'ils se portaient, étaient épris l'un pour l'autre.

Aristide, plein de respect pour cette famille vertueuse et plein d'adoration pour cette jeune fille, si belle, si bonne, si innocente et si confiante en lui, s'abstint de lui parler de son amour, qui l'aurait sans doute effarouchée, et quoique chacun d'eux soit sûr du cœur de l'autre, nul ne l'avoua pour ne pas troubler la douce quiétude de l'objet de son culte.

Un soir, Aristide, s'étant rendu à la mai-

sonnette, désira s'entretenir avec Lorenzo ; ils marchèrent près de la mer.

— Lorenzo, avez-vous quelque projet d'établissement pour votre fille?

— Non, monsieur le marquis, et le plus longtemps je la garderai, le mieux je serai.

— Sans doute, Lorenzo, mais elle est si belle, Christine, l'impression qu'elle doit faire ne peut être facile à s'effacer!

— Oui, mais ma fille n'a jamais quitté la maisonnette que pour aller à votre atelier, et là je crois qu'aucune rencontre n'a pu s'y faire.

— Hélas! Lorenzo, vous oubliez que moi je l'ai vue, que moi j'ai approfondi son cœur innocent, que moi j'ai étudié son esprit si pur et si droit, et que moi j'ai été

ébloui de la richesse du trésor que vous possédez et que, comme un avare de son or, vous laissez enfoui dans votre maisonnette.

— Que dites-vous là, monsieur le marquis? Vous avez fait une telle découverte, ma pauvre Christine aurait involontairement attiré votre attention? Epargnez-la, qu'elle ignore vos sentiments qui, connus, ne pourraient que la rendre malheureuse!

— Lorenzo, vous vous méprenez, ne me connaissez-vous pas? aurais-je dérogé dans votre estime? Non, Christine ne sait rien et ne saura rien sans votre adhésion.

—Ah! je respire et béni soyez-vous, monsieur le marquis, qui avez respecté l'innocence de mon enfant.

— Si je la respecte, Lorenzo! mon respect pour Christine ne peut égaler que l'amour que je lui porte. Oui, Lorenzo, oui, j'aime, j'adore votre fille, voulez-vous me la donner pour épouse, et, foi de marquis Aristide, je la rendrai heureuse, et la placerai au rang que sa beauté et ses vertus sauront si bien et si dignement occuper.

— C'est bien, monsieur le marquis, dit Lorenzo plein de joie; ma fille sera votre épouse si elle y consent, et ils reprirent le chemin de la maisonnette qui renfermait l'objet de leur tendre sollicitude.

Le marquis, plein d'espoir, se retira.

Dans la veillée, Lorenzo questionna sa fille, qui, avec franchise, lui avoua l'affection qu'elle entretenait pour Aristide.

Le lendemain, lorsque le jeune homme parut, Lorenzo, dont l'émotion profonde se peignait si ouvertement sur son visage bronzé, prit la main de Christine, la posa dans celle du marquis en leur disant : Soyez unis, mes enfants, et que Dieu vous bénisse, et cette soirée si belle, et cette bénédiction si simple de leur père furent les seules fêtes des fiançailles de ces deux futurs époux.

Marianne, dont la confiance n'avait pas été entièrement gagnée, reprocha cette condescendance à son maître.

— Comment, monsieur, pouvez-vous accorder notre cher petit ange à ce marquis? Il est trop riche, trop haut placé pour que son affection dure : il se dira

bientôt que notre petite n'est pas faite pour briller à la cour; croyez-moi, c'est un caprice et Christine un jour sera délaissée.

— Ma brave Marianne, vous parlez trop, occupez-vous de notre ménage et laissez-moi le soin de ce qui regarde ma fille et moi.

— C'est bien, monsieur, c'est bien, je ne dirai plus rien, et cependant moi aussi je l'aime, et gare à qui voudra l'outrager.

— Assez, assez, Marianne, ne vous fâchez pas si fort, je connais mon monde, et je ne me trompe pas en disant qu'Aristide est digne de Christine, comme Christine est digne d'Aristide. Ce sont deux jeunes gens vertueux dont nous bénirons le mariage.

— Je ne demande pas mieux que de me

tromper, *signor* Lorenzo, c'est tout mon désir, et, en effet, peu de temps après cette discussion avec son maître, la brave et fidèle Marianne avait changé de pensée, les paroles et la manière d'agir d'Aristide l'avaient subjuguée, et ses soupçons avaient fait place au respect et à la confiance.

Par la suite, les entrevues et les promenades d'Aristide et de Christine ne furent plus un mystère, et voilà pourquoi la marquise fut instruite de cet amour mutuel et, connaissant le caractère de son fils, conçut-elle le soupçon qu'il pourrait bien l'épouser. C'est pour cela que Gennaro fut chargé de décider du sort de la chaste fille et de l'avenir si précieux d'Aristide.

Voilà donc Gennaro et Clara sur la plage, se promenant à peu de distance de la maisonnette du batelier, qui, le pied sur sa barque, se prépare à y sauter avec le premier voyageur qui se présentera.

Les deux génies du mal s'approchent de Lorenzo, et, après avoir débattu le prix d'une promenade dans le golfe, descendent dans la barque, qui aussitôt glisse sur l'onde calme troublée par le frappement régulier des avirons dirigés par une main vigoureuse.

Gennaro et Clara essayèrent d'entamer la conversation avec leur batelier, mais leurs efforts furent inutiles. Lorenzo fit la sourde oreille et ne leur accorda

de temps en temps qu'un *no* ou un *si* fort sec. Sa langue se déliait seulement lorsqu'il fallait donner quelques explications sur telle île, ou telle colline qui se voyait au loin.

Cette taciturnité de Lorenzo faisant manquer leur projet, les voyageurs trouvèrent superflu de prolonger la promenade et revinrent à terre, remerciant Lorenzo et l'assurant qu'ils reviendraient le lendemain pour explorer la partie du golfe qu'ils n'avaient pas eu le temps de visiter.

En effet, le jour suivant, de grand matin, Gennaro, muni de sa ligne et de son filet, partit seul avec Lorenzo pour faire, disait-il, la chasse aux poissons. La pêche fut

bonne, mais les informations furent nulles, car Lorenzo resta muet à toutes les questions qui lui furent posées par cet émissaire de discorde et de honte.

Tandis que les deux hommes étaient en mer, une femme vêtue de noir et voilée frappait à la maisonnette du batelier; Marianne lui ouvrait en disant :

— Que désirez-vous, madame?

Cette femme, ou plutôt Clara, disons-le de suite, au lieu de répondre, resta quelques instants confondue et sans paroles, puis reprenant son assurance et rapprochant sur son visage les plis de son voile, demanda si Lorenzo était chez lui, et sur la réponse affirmative de Marianne, allait se retirer, lorsque Christine, attirée par la voix inconnue, pa-

rut et salua avec grâce la dame qui était entrée chez elle en s'informant de l'objet de sa visite.

Clara, éblouie de la beauté de la jeune fille, touchée de son air candide et affable, resta immobile, embarrassée, mais enfin, effrayée de sa situation, elle prit une soudaine résolution, fit quelques excuses et se retira en disant que, son mari étant allé à la pêche dans la barque de Lorenzo, elle était venue voir s'ils étaient rentrés.

Clara avait été subjuguée, et toute sa fourberie terrassée par l'apparition de Marianne, qu'elle reconnut pour être une tante qui l'avait élevée et aimée jusqu'à l'âge de seize ans, qu'elle l'avait abandonnée pour prendre du service à Naples.

Là, ayant été séduite, sa conduite, qui avant n'avait rien à se reprocher, s'altéra, elle sortit de maison, fit de mauvaises connaissances qui l'entraînèrent, le luxe et la misère firent le reste, et la plongèrent dans le vice où nous l'avons trouvée.

Il y avait quatorze ans que la tante et la nièce ne s'étaient vues. Clara alors était une jeune fille grande, élancée, dont l'allure et les traits prodigieusement altérés à cette époque avaient empêché sa tante de la reconnaître.

L'intention de Clara en allant chez Christine avait été de jouer la dévote et, après quelques visites et sous un prétexte charitable, faire son possible pour entraîner la jeune fille hors de chez elle, et la

conduire à l'endroit préparé pour être témoin de sa chute innocente. Clara, en sortant de la maisonnette pour regagner son réduit, semblait terrifiée de cette rencontre dont l'effet attendrissait quelque peu son cœur endurci et faisait chanceler ses résolutions criminelles.

— Pauvre tante! se disait-elle en marchant; quel malheur l'a donc réduite à venir à Naples pour servir un batelier!!! Comment pourrais-je jamais me soustraire à sa juste fureur, si elle reconnaissait en moi cette enfant que son cœur chérissait d'une affection toute maternelle!!

Non, non, je le vois, je le sens, un certain remords s'empare de moi! La *Ma-*

*donna* met des entraves à l'accomplissement de l'affaire de la marquise.

Et Christine, que m'a-t-elle fait, cette jeune fille? Pourquoi lui vouloir du mal? Un jour, hélas! que j'étais assise sur le port attendant Gennaro, elle vint à passer, et, touchée de la misère que mes haillons lui dévoilaient et de la faim que ma voix ne pouvait lui cacher, elle vint à moi, me consola de sa douce voix, et me réconforta de sa généreuse aumône. *No*, *no*, Christine! par moi vous n'aurez pas de souffrance. La voix de la *Madonna* me le dit: Gennaro et moi devons renoncer à ce projet, mais sans rien y perdre de l'avantage qu'il nous devait procurer; car nous voulons vivre aussi honnêtement que possible.

Elle changea sa direction, et se rendit au palais de sa *padrona*.

— Après tout, pourquoi la marquise, pétrie d'orgueil, veut-elle empêcher son fils d'épouser cette belle et vertueuse créature, puisque tous deux s'aiment? Eh bien, j'arrangerài l'affaire, moi, et nous verrons si ça ne marche pas comme ça doit marcher.

Tout en se parlant ainsi, elle arriva en présence de la marquise, qui lui dit les paroles convenues :

— *Come va Gennaro?*

Alors Clara lui débita savamment toute une histoire prise dans son ingénieux cerveau. Elle fit comprendre à la marquise que, pour la réussite certaine de son projet, il ne lui fallait plus que louer

une maisonnette à proximité de celle de Lorenzo, la meubler décemment, afin d'y attirer le batelier, qui ne se refuserait pas à y amener Christine, qui elle-même y viendrait de temps à autre y passer quelques heures en sa compagnie, qu'elle saurait bien rendre attrayante par l'appât de quelques bonnes œuvres ; mais, pour accomplir tout ceci, madame la marquise, ajouta la rusée coquine, il me faut de l'argent ; vous savez que nous sommes pauvres, moi et Gennaro, et la misère n'a jamais réussi à se faire des amis ni à s'attirer quelque confiance !

— Vous avez raison, Clara, dit la marquise, toute joyeuse de voir bientôt couronner de succès le hideux projet enfanté

par sa perversité. Louez la maisonnette, meublez-la avec quelque luxe, et habillez-vous mieux ; voilà un billet de mille francs.

En sortant du palais, Clara se réjouit et remarqua :

— Depuis que je cherche à faire une bonne action, la *Madonna* est avec moi ; et, en cheminant, elle laissait tomber cinq centimes dans chaque tronc placé devant l'image de la Vierge ; puis, arrivée dans sa pauvre chambre, elle s'empressa de remplir d'huile noircie un vieux verre et le posa devant l'image de sainte Clara en lui disant :

— *Santa Benedetta !* je ne vous oublie pas lorsque vous m'aidez.

Peu d'instants après sa venue, arriva Gennaro, qui lui apprit qu'il n'avait point réussi dans son entreprise.

— Ce vieux loup marin, dit-il, n'a pas même voulu me renseigner par rapport à la location d'une maisonnette. Je suis au bout de mon rouleau, et ne sais plus qu'imaginer pour le faire glisser dans mes griffes.

Clara le laissa vomir son fiel, et, lorsqu'il fut épuisé, elle le regarda en face, lui conta sa rencontre avec sa tante, son entretien avec la marquise, l'argent qu'elle en avait reçu, l'émotion sentie à la vue de Christine, et, d'un ton déterminé, lui dit :

— Ecoute, Gennaro, la *Madonna* nous défend de commettre cette mauvaise ac-

tion ; mais elle ne nous défend pas de soigner nos intérêts, voilà donc ce que nous ferons : je vais louer un petit logement meublé et situé sur le golfe ; là, toi qui sais écrire, tu feras une lettre pour ma tante, dans laquelle tu lui expliqueras qu'une dame la prie de se rendre chez elle, où des révélations fort intéressantes lui seront faites sur des personnes qui lui sont chères. Tu es sûr qu'elle viendra, je la connais, et je sais, par expérience, hélas! le dévouement que son cœur porte à ceux qu'il aime.

Je lui dévoilerai tout le complot, je lui dirai enfin tout ce que nous savons déjà ; mais je garderai le secret de l'argent qui m'a été donné par la marquise.

Elle refusera, sans doute, de croire à mes paroles, alors je lui proposerai d'envoyer jeudi prochain, à huit heures du soir, Lorenzo ou le marquis se cacher dans le confessionnal de la chapelle de Sainte-Philomène, où toi et la marquise devez vous entretenir de cette affaire; par ton langage habile, tu la forceras à en donner les détails les plus minutieux, et, après ce coup de maître, je crois bien que le doute ne sera plus possible ; nous nous serons acquis de fiers protecteurs qui, en reconnaissance, feront notre fortune.

Ça va-t-il, mon homme? Que penses-tu du génie de ta Clara?

— Je pense, Clara, qu'en agissant ainsi tu me ruines aux yeux de la marquise, qui

a confiance en mon dévouement, et, par *san Gennaro*, je ne veux pas que ma réputation d'homme discret s'en aille au vent ; non, je ne le veux pas, et, si tu comptes me trahir, je saurai bien t'en empêcher en te supprimant la parole.

— Tu sais bien, Gennaro, que je ne ferai rien sans toi, et, si tu ne tombes pas de mon avis, j'y renoncerai ; mais, prends garde, réfléchis un peu à ce que nous allons entreprendre ! Quant à moi, il est impossible que je reparaisse devant ma tante ; quant à la marquise, une fois protégés par son fils, nous n'aurons rien à craindre de sa part. Penses-y, mon homme, le chemin de la fortune s'ouvre devant nous, entrons-y bravement pour y trou-

ver le bonheur qui nous fuit de tant d'années.

En soupant, les deux complices continuèrent leur conversation : Clara, pleine d'astuce, exposant les avantages de leur position ; Gennaro, moins sagace, combattant les arguments de sa compagne ; mais, enfin, avant la fin de la soirée, vaincu et entraîné par l'enthousiasme de Clara, il se rendit à son jugement et promit d'agir de concert avec elle.

Le lendemain, le logement était loué et Marianne recevait la lettre qu'elle faisait lire à Christine, qui l'engagea à se rendre au rendez-vous, pendant qu'elle allait avec son père faire une promenade à *Posilippo*.

Marianne fut surprise en reconnaissant la dame qu'elle avait déjà vue, mais celle-ci, pour éviter son regard, trop scrutateur, se mit bien vite à entamer le récit.

— Oui, madame, dit-elle, vous ne vous trompez pas, et c'est bien moi qui me suis présentée à la maisonnette de Lorenzo qui était en promenade avec mon mari. J'allais vous parler lorsque l'arrivée de mademoiselle Christine y mit obstacle.

Gennaro et moi, nous allâmes une autre fois en barque sous prétexte de visiter le golfe, mais en réalité pour faire une révélation à Lorenzo; celui-ci ne se prêta nullement à notre projet, et nous revînmes à terre, sans avoir accompli notre devoir; voilà pourquoi je me suis décidée à vous

écrire pour vous prier de venir ici, où nous serons plus en liberté de causer d'un sujet si pressant.

Tout en l'examimant tandis qu'elle parlait, Marianne reconnut sa nièce, lui fit de sanglants reproches, la traita de mauvais sujet, de méchante langue qui l'avait attirée sans doute pour lui soutirer quelque argent ou lui conter sa vie honteuse et, furieuse, se leva pour sortir.

Clara ne bougea pas pendant cette explosion de colère qu'elle sentait bien avoir méritée, et qu'elle se garda bien d'augmenter dans la crainte d'exposer l'heureux avenir entrevu pour elle et Gennaro.

Donc, Clara, la rusée comédienne, sup-

porta le tout avec patience, prit vis-à-vis de sa tante un air si humble et si soumis, que celle-ci se radoucit un peu, elle en profita pour lui dire :

— Ma bonne tante, il est vrai, j'ai eu envers vous des torts impardonnables, mais je croirai avoir obtenu le pardon de mes fautes envers vous si j'obtiens que vous m'écoutiez, car la révélation que j'ai à faire regarde votre jeune maîtresse Christine, et malheur à vous, malheur à elle surtout, si vous refusez de l'entendre ; le gouffre est béant sous les pas de la jeune fille innocente que vous pouvez arrêter dans sa chute. Maintenant, ma tante, décidez, dois-je parler?

— Parle, Clara, et si tu dis vrai, je te

pardonnerai le mal que tu m'as fait et je te bénirai.

Clara alors déroula aux yeux de sa tante toute cette trame projetée par la marquise et dont le détail a été fait plus haut. Seulement elle y fit quelques changements pour faire valoir à Marianne son bon cœur et la probité de Gennaro, honnête et brave homme qui n'attendait qu'une occasion favorable pour l'épouser.

Marianne, d'abord incrédule, se rendit enfin à l'appel de sa nièce ; il fut convenu que le lendemain elle lui enverrait Lorenzo et le marquis auxquels elle aurait à redire tous les détails du complot et les moyens à employer pour y soustraire la victime.

Le marquis et Lorenzo frémirent au récit

du danger qu'avait couru la seule créature qu'ils chérissaient avec tant d'amour ; ils n'osèrent même pas croire à tant de perversité, et voulurent tenter l'épreuve qui leur était offerte d'en être convaincus par eux-mêmes.

Le fameux et terrible jeudi qui devait révéler tant d'infamie arriva.

Avant l'heure, Aristide, caché dans l'ombre du confessionnal, écoutait péniblement cette triste, bien triste conversation entamée entre Gennaro, agenouillé au pied de l'autel, et sa mère la marquise, humblement courbée vers lui.

Arrivé au point criminel qui ne pouvait plus laisser aucun doute sur la perversité de sa mère et la sincérité de Gennaro et de

Clara, Aristide, les traits contractés par le désespoir d'une telle découverte, parut devant la marquise effrayée, et, comme le Dieu de la vengeance, leva le bras, et lui dit :

— Sortez de ce sanctuaire, madame ! j'ai tout entendu ! dans peu je serai au palais.

Puis, foudroyée et immobile à l'apparition de Clara et de Lorenzo, qui lui expliquait tout, la marquise voulut parler, la voix lui manqua, et son fils, atterré, lui prit la main et la reconduisit à sa voiture qui vola vers le palais, où elle fut saisie d'une violente attaque de nerfs qui la retint invisible pendant plusieurs jours.

Tous rentrèrent à la maisonnette de Lorenzo, qui était ravi que ces circonstances,

quoique loin d'être louables, aient avancé l'époque du mariage de Christine. Sa joie était si grande à la découverte qui avait sauvé son enfant de l'opprobre, que, prenant Clara et Gennaro par la main, il les présenta à sa bonne en disant :

— Tenez, Marianne, je vous présente votre nièce et son futur époux, embrassez-les et que ce jour soit le prélude de la paix qui dorénavant doit régner dans votre famille.

Le marquis offrit de l'or aux deux sauveurs de sa bien-aimée, ils le refusèrent en le suppliant par le *Cristo* et la *Madonna* de les aider dans leur mariage et de les garder à son service, ce qui leur fut assuré.

Gennaro et Clara se retirèrent le cœur rempli d'une douce sensation que depuis

bien des années ils n'avaient point éprouvée. Cette satisfaction toute nouvelle pour eux les réjouissait, et Gennaro disait à sa compagne :

— Tu as raison, Clara, mon esprit fait jour, ma conscience est légère, oui, vraiment la *Madonna* te l'a dit : il vaut mieux être unis par les liens sacrés du mariage, vivre honnêtement et travailler, que de chercher à perdre les autres en se perdant soi-même.

Lorsque son fils, accompagné de deux amis, se présenta chez elle, la marquise avait repris le sang-froid qui rarement l'abandonnait, et elle le reçut comme si elle se fût doutée de la démarche qu'il venait tenter auprès d'elle. La marquise ne

s'était pas trompée dans sa prévision, et dès qu'elle l'aperçut elle s'empressa de lui dire :

— Approchez, mon fils, quel objet vous amène près de moi, que vous semblez oublier depuis longtemps ; car ce palais de vos pères a bien rarement l'honneur de votre présence.

— Il est vrai, ma mère, la différence de nos goûts produit seule mon absence ; vous aimez le luxe, le bruit, le monde ; moi j'aime la nature, la paix et le silence, qui sont incompatibles avec toutes les fêtes qui agitent votre cour.

— C'est bien, ne discutons point ces choses et vivons chacun comme nous l'entendons. Venez au fait qui me procure le plaisir de vous voir.

— Je viens, madame, vous demander la permission de prendre pour épouse Christine, la fille du batelier Lorenzo.

— La fille du batelier Lorenzo? vous n'y songez pas, mon fils!

— Je l'aime, son cœur pur répond à mon amour, et Christine seule peut faire le bonheur de votre fils!

— Christine, la fille du batelier! avez-vous calculé la distance qui vous en sépare?

— Je n'ai rien calculé, je l'aime et je veux l'épouser, je le veux, madame!!

— Enfin, Aristide, je suis loin de vouloir vous chagriner, ni même de vouloir contrarier votre choix; la petite est gentille; si, comme vous le dites, elle peut vous

rendre heureux et, vous le savez, votre bonheur m'occupe davantage que mon opinion personnelle, épousez-la ; peut-être apprendra-t-elle, sous vos auspices, à soutenir le rang où votre faiblesse l'appelle.

L'annonce de ce mariage étonna au plus haut degré l'aristocratie napolitaine. On se récria sur cette mésalliance et sur l'inconcevable indulgence de la marquise qui consentait si facilement à ce que son fils dérogeât si impunément aux lois sociales de son pays en abâtardissant le blason de ses ancêtres.

Aristide, fier d'avoir, sans trop de difficultés, obtenu le consentement de la marquise, s'en réjouissait avec sa fiancée, et tous deux fermaient l'oreille à cette so-

ciété si pleine d'elle-même, et qui ne se lasse jamais d'abandonner et de peser sur l'infortune.

Le jour du mariage fut bientôt fixé, et tous les préparatifs se firent à la grande satisfaction de Marianne, de Clara et de Gennaro qui étaient devenus commensaux de la maisonnette qu'ils appelaient leur paradis sauveur.

La veille de ce grand jour tant désiré de Lorenzo et des deux fiancés, le batelier pria Aristide d'obtenir de sa mère qu'elle daignât le recevoir en présence des amis qui devaient servir de témoins aux jeunes époux.

La faveur fut accordée, elle savait bien, madame la marquise, que rien ne devait

être refusé à son fils ; elle résolut d'aller jusqu'au bout et de faire bonne contenance.

Lorenzo parut accompagné d'Aristide et d'un notaire. Celui-ci tenait à la main un large pli cacheté aux armes du prince B., Sicilien, et la suscription portait ces mots :

*Pour être ouvert la veille du mariage de Christine.*

Les principales clauses de ce document volumineux déclaraient ce qui suit :

Christine était une jeune princesse, fille naturelle du prince B. et de la marquise S., qui tous deux l'avaient reconnue et légitimée avant de mourir.

La chose devait être tenue secrète jusqu'au moment où Christine se marierait

avec un homme capable de soutenir ses droits contre les parents éloignés des deux familles qui pourraient venir les lui contester. Dès sa naissance, Christine avait été confiée aux soins de Lorenzo Civico et de sa femme, anciens et fidèles serviteurs de la maison du prince, qui avaient fait le serment exigé par leur maître de cacher soigneusement son origine.

La petite, en grandissant, pouvait toujours être reconnue à certains signes naturels que la nature lui avait imprimés sur le sein gauche, c'est-à-dire cinq grains de petites groseilles rouges entourant une violette qui toujours embaumait.

Un million de francs qui avait été éparpillé dans différentes banques était sa

fortune, et, comme depuis dix-huit ans on l'avait fait fructifier, le capital avait énormément augmenté.

Lorenzo, en recevant la petite, avait touché une somme d'argent considérable pour l'entretenir et l'élever sans la faire travailler.

Le brave homme avait bien rempli sa tâche et était glorieux du résultat de ses soins.

La lecture de ces détails occasionna une surprise bien grande à tous les auditeurs et une grande joie à la marquise et à Olympe, qui même s'empressèrent auprès de Lorenzo, à qui la marquise offrit la main, qu'il baisa respectueusement. Elle voulait même que le batelier restât à dî-

ner ; les distances alors n'étaient plus rien pour elle ; mais il refusa en disant :

— Non, madame la marquise ; ma place n'est point ici, sous vos lambris dorés : ma maisonnette, là-bas, sur la plage, est mon palais, et le bonheur que j'y trouve ne peut être comparé à l'honneur que vous me proposez.

Il se retira ; la marquise ne le retint plus, et resta quelque peu rêveuse.

La leçon cruelle qu'elle avait reçue de ses inférieurs l'occupait encore, et, espérons-le, portera son fruit.

Le lendemain, les cloches de la cathédrale carillonnaient à pleine volée, l'orgue retentissant appelait le cortége nuptial ; tous se précipitèrent sur la voie qu'il devait

parcourir, en offrant au ciel des vœux sincères pour le bonheur des deux jeunes époux, qui lentement s'avançaient vers l'autel où devaient être à jamais consacrés leur union et leur amour. C'était le mariage du marquis Aristide avec Christine, la fille du batelier, princesse B.

A quelques pas suivait un autre cortége beaucoup plus modeste, mais aussi attendrissant. C'était celui de Gennaro et de Clara, dont le repentir avait été sincère, et qui allaient aussi être unis pour toujours dans les liens indissolubles du mariage.

La fortune de Christine ne lui fut pas contestée. Les deux jeunes époux vécurent toujours heureux et, le plus souvent, loin

du monde, qui parfois, et à leur grand regret, les réclamait de droit.

Le bon Lorenzo ne les quitta jamais; il fut toujours le père de sa petite Christine; Marianne éleva les enfants.

Gennaro et Clara restèrent fidèles et dévoués serviteurs de la maison du marquis Aristide.

Olympe, toujours folle et orgueilleuse, fit un mariage éblouissant, qui ne reçut pas l'assentiment de sa mère, qui continua à glisser bruyamment dans le tourbillon d'un monde qui la craignait sans l'aimer.

# TABLE

—





---

PARIS, IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET,
rue Soufflot, 18.

PARIS. IMPRIMÉ PAR CHARLES NOBLET,
rue Soufflot, 18.